

# LIVRE HUITIÈME DES MORALES DE SAINT GRÉGOIRE SUR LE LIVRE DE JOB

## SUITE DU SIXIÈME CHAPITRE DU LIVRE DE JOB

27. *Vous vous jetez sur un orphelin, et vous vous efforcez de faire tomber votre ami.* 28. *Mais achevez ce que vous avez commencé; prêtez l'oreille à mes paroles, et prenez garde si je mens.* 29. *Répondez, je vous prie, sans contention; et formez un jugement qui soit équitable.* 30. *Alors vous ne trouverez point d'iniquité sur ma langue, et la folie ne retentira point dans ma bouche.*

### CHAPITRE PREMIER

*Que pour être véritablement humble, il ne faut pas seulement avoir de la patience pour souffrir le mal qu'on nous fait, mais aussi de la charité pour aimer, instruire et faire du bien à ceux qui nous font mal. Et que l'Église, suivant cette conduite d'humilité, se sert moins de son autorité que de la raison, pour persuader la vraie foi; hormis dans les choses que la raison même défend d'approfondir par la raison.*

Nous avons remarqué dans le livre précédent que Job témoigne assez son humilité lorsqu'il dit : *Vous vous jetez sur un orphelin.* Puis il ajoute : *et vous vous efforcez de faire tomber votre ami.* Comme la vraie charité, quoique blessée, ne peut abandonner l'amour du prochain, Job ne laisse pas de se dire ami, en même temps qu'il se plaint qu'on veut le perdre. Nous avons déjà dit plusieurs fois qu'encore que les paroles de notre texte lui conviennent particulièrement, c'est néanmoins de telle sorte qu'elles expriment aussi par un esprit prophétique les sentiments du peuple fidèle dans la bouche de l'Église sainte, qui, supportant la contradiction des hérétiques, reconnaît avec humilité sa faiblesse, sans rien perdre de la force et de la tendresse de son amour.

Et en effet, le peuple de l'Église de Jésus Christ, étant le fils d'un Père mort, est fort bien appelé *un orphelin*. Et quoiqu'il suive déjà par la foi la vie de ce Père ressuscité, néanmoins il ne le contemple pas encore à découvert. Les hérétiques se jettent sur cet orphelin, lorsqu'ils affligent l'humilité du peuple fidèle par de fausses et d'importunes allégations. Celui qu'ils veulent renverser demeure néanmoins toujours leur ami, parce que le peuple de Dieu ne laisse pas de rappeler sans cesse à la vérité avec amour et tendresse ceux même qui lui font la guerre.

Cependant, il faut remarquer que les saints, quoique environnés de la faiblesse humaine, n'appréhendent point les faussetés, dont la calomnie peut les charger, et lors même qu'ils sont maltraités, ils ne retiennent point la vérité dans une injuste silence. C'est pourquoi Job ajoute : *Mais achevez ce que vous avez commencé; prêtez l'oreille à mes paroles, et prenez garde si je mens.* Comme il ne craint point la persécution, il dit hardiment : *Achievez ce que vous avez commencé.* Mais en même temps, comme il continue toujours de prêcher la vérité à ceux même qui le persécutent, il ajoute : *Prêtez l'oreille à mes paroles, et prenez garde si je mens.* Comme s'il disait clairement : Je ne redoute point les souffrances, et je ne refuse point à ces ingrats auditeurs qui me font souffrir le secours de mes exhortations. Car les maux qui m'affligent ne servent qu'à m'éprouver, et ma vertu se perfectionne dans les assistances charitables que je rends à ceux qui me persécutent.

Et en effet, les âmes saintes, s'armant, dans cette guerre des tentations, du bouclier de patience et de l'épée de dilection, reprennent de nouvelles forces pour souffrir le mal qu'on leur fait, et exercent leur bonté envers leurs ennemis, pour leur rendre le bien pour le mal, afin qu'en recevant avec courage les traits de leur haine, elles leur lancent avec une sainte force les flèches de leur amour. Car un soldat n'est pas bien armé pour le combat s'il a un bouclier sans épée, ou s'il porte une épée sans bouclier. C'est pourquoi le soldat de Jésus Christ, qui a sur les bras la rude guerre des adversités et des persécutions, doit se parer du bouclier de la patience, de crainte d'être renversé, et il doit avoir en main les dards de la prédication de la vérité, afin de vaincre ses adversaires.

Saint Paul nous exprime en peu de mots cette manière de s'armer lorsqu'il dit : *La charité est patiente, elle est bienveillante.* (I Cor 13,4) Car la charité n'est plus charité si elle vient à manquer de l'une de ces deux choses, c'est-à-dire, si en ne supportant pas avec douceur et bienveillance la persécution des méchants, elle cesse de les aimer, ou si, manquant de patience, elle ne peut supporter ceux qu'elle aime. Afin donc que notre charité soit véritable, il est nécessaire, et que la patience soutienne la bienveillance et la douceur, et que la bienveillance et la douceur accompagnent la patience, en sorte que ces deux vertus, concourant d'une main commune à la construction de notre édifice spirituel, la patience en affermissent le fondement, et la bonté l'embellisse et y mette le dernier comble.

Ainsi, le bienheureux Job, étant parfaitement disposé à la patience, dit : *Achievez ce que vous avez commencé.* Et étant tout plein de bonté et de douceur, il ajoute : *Prêtez l'oreille à mes paroles, et prenez*

*garde si je mens.*

La sainte Église, ayant reçu de son Maître la salutaire doctrine de l'humilité, ne se sert pas tant de l'autorité pour commander le bien qu'elle enseigne à ceux qui sont dans l'erreur que de la raison pour le leur persuader. C'est pourquoi elle dit fort bien ici : *Voyez si je mens.* Comme si elle disait en termes clairs : Je ne veux pas que vous croyiez sur ma seule autorité les vérités que je vous annonce, mais je consens que vous le examiniez par la raison. Que si quelquefois l'Église enseigne des choses que la raison ne peut comprendre, elle a de fortes raisons pour persuader que l'on ne doit point approfondir par la raison ses mystères qui sont cachés et tout à fait incompréhensibles.

## CHAPITRE II

*Que les hérétiques, ainsi que tous les savants qui sont superbes, ne recherchent pas tant la vérité par leurs disputes, que la vanité de paraître victorieux. Que nous devons être les premiers à censurer nos paroles, avant de les exposer à la censure des autres, ce qui est aussi nécessaire pour bien juger de celles d'autrui. Et qu'il faut que les hérétiques reconnaissent leur erreur, avant d'embrasser la vérité que l'Église catholique enseigne sans aucun déguisement.*

Mais il arrive souvent que les hérétiques, trouvant occasion de raisonner sur les choses de la religion, s'emportent dans des contestations et des disputes. C'est pourquoi Job ajoute ici : *Répondez, je vous prie, sans contention.* Car les hérétiques ne recherchent pas tant la vérité que la gloire de paraître victorieux dans la dispute. Et pendant qu'ils veulent à l'extérieur qu'on les croie sages et savants, ils sont intérieurement aveuglés des ténèbres de leur vanité et de leur folie. C'est ce qui les précipite dans les contentions et dans les disputes, ce qui les empêche de pouvoir jamais parler de Dieu, qui est notre paix, d'une manière douce et pacifique, et qui les rend inventeurs de dissensions et de chicanes, dans une matière toute de paix. Aussi est-ce à ces sortes de personnes à qui saint Paul veut parler, quand il dit : *Si quelqu'un veut contester, il nous suffit de répondre que nous n'avons pas l'habitude d'en user ainsi, non plus que les Églises de Dieu.* (I Cor 11,16)

Job dit ensuite : *Et formez un jugement qui soit équitable.* Et en effet, pendant que celui qui parle attend quels sont les sentiments de ses auditeurs sur ses paroles, il est comme soumis à leur jugement. C'est pourquoi celui qui craint qu'on ne le censure doit être le premier à bien examiner ce qu'il dit, et, se mettant entre son cœur et sa langue, comme un juge juste et éclairé, considérer exactement si les paroles qu'il forme dans son esprit sont accompagnées de raison et de prudence, afin que sa langue puisse les exposer ensuite avec fruit au jugement de ceux qui l'écoutent. C'est ainsi que Job, ne parlant pas seulement de ce qui regarde sa personne, mais soutenant par avance notre cause contre les hérétiques, reprend la précipitation de ses amis indiscrets, et remet devant les yeux de leur esprit leurs propres discours, en disant : *Et formez un jugement qui soit équitable.* Comme s'il disait plus clairement : Si vous ne voulez pas être repris pour les paroles extérieures que vous m'adressez, mettez-les intérieurement dans la balance de justice, afin que la discrétion les ayant pesées dans votre esprit au poids de la vérité, elles puissent être reçues au dehors comme justes et équitables.

Et parce que ceux qui se jugent ainsi eux-mêmes sont capables de bien juger ensuite les autres, Job leur dit aussitôt : *Et vous ne trouverez point d'iniquité sur ma langue, et la folie ne retentira point dans ma bouche.* Comme s'il disait en termes clairs : Si vous examinez bien vos paroles, vous jugerez bien plus sainement de celles des autres, et si vous ne dites rien que de juste et de véritable, vous reconnaîtrez que ce que je dis le sera aussi. Et vous verrez que ma langue ne proférera rien de faux et d'insensé, si votre jugement n'est point corrompu par le mensonge et par la folie.

C'est ainsi que l'Église sainte s'applique premièrement à démontrer la fausseté des opinions de ses adversaires, pour leur découvrir ensuite les dogmes de la vérité. Parce que tant qu'ils sont persuadés que leur foi est pure, ils ne cessent point de combattre avec opiniâtreté les vérités qu'on leur oppose. Il est donc nécessaire que les hérétiques reconnaissent leur erreur avant toutes choses, afin qu'ils ne résistent plus à la vérité quand on viendra la leur annoncer, puisque si le laboureur ne coupe d'abord les ronces et les épines dans la terre avec le fer de la charrue, la semence qu'il y répandra ne pourra jamais porter une ample moisson. Et si le médecin ne perce l'abcès du malade pour en faire sortir la corruption, il ne saura jamais y faire venir de chair qui soit saine. C'est pourquoi Job dit premièrement : *Formez un jugement qui soit équitable.* Puis il ajoute ensuite : *Et vous ne trouverez point d'iniquité sur ma langue, et la folie ne retentira point dans ma bouche.*

Mais d'ordinaire les hérétiques disent une chose et en pensent une autre. Car par la langue, Job veut marquer ici la parole que l'on forme à l'extérieur, et par l'intérieur de la bouche celle qui ne se forme qu'au dedans. Or, la sainte Église n'a *point d'iniquité sur sa langue, ni de folie dans sa bouche*, parce qu'elle a véritablement dans le cœur la foi qu'elle publie hautement par ses paroles, n'enseignant au dehors que ce qu'elle croit au dedans, observant, par ses actions et par la conduite de sa vie, ce qu'elle fait paraître de ses sentiments par ses paroles et par sa doctrine, et goûtant intérieurement, et, pour ainsi dire, dans la bouche intérieure de son

âme, cette même nourriture de la sagesse éternelle que sa langue distribue tous les jours aux fidèles par le ministère de la prédication.

Mais écoutons ce que dit ensuite le bienheureux Job, qui, étant un des membres de l'Église universelle, ne nous ouvre pas seulement son cœur, mais nous découvre encore les sentiments de tous les élus, et reconnaissons dans ses paroles le témoignage de son innocence.

## CHAPITRE SEPTIÈME DU LIVRE DE JOB

1. *La vie de l'homme est comme une vie de soldat sur la terre, et ses jours sont ceux d'un mercenaire.* 2. *Comme l'esclave soupire après l'ombre, comme l'ouvrier attend son salaire,* 3. *ainsi j'ai pour partage des mois de douleur; j'ai pour mon lot des nuits de souffrance.* 4. *Je me couche, et je dis : Quand me lèverai-je ? Et puis j'attends encore le soir. Et je serai plein de douleur jusqu'aux ténèbres.* 5. *Ma chair est revêtue de pourriture et des ordures de la poussière; ma peau est devenue sèche et s'est toute retirée.* 6. *Mes jours sont plus rapides que la navette du tisserand; ils s'évanouissent : plus d'espérance !* 7. *Souviens-Toi que ma vie est un souffle ! Mon œil ne reviendra plus en état de voir le bien.* 8. *La vue de l'homme ne se tournera plus sur moi; tes Yeux s'arrêteront sur moi et je ne pourrai subsister.* 9. *Comme la nuée se dissipe et s'en va, celui qui descend au séjour des morts ne remontera pas;* 10. *il ne reviendra plus dans sa maison, et le lieu qu'il habitait ne le connaîtra plus.* 11. *C'est pourquoi je ne retiendrai point ma bouche, je parlerai dans la douleur pressante de mon esprit, je me plaindrai dans l'amertume de mon âme.* 12. *Suis-je une mer, ou une baleine, pour être resserré dans les bornes d'une prison ?* 13. *Quand je dis : Mon lit me soulagera, je recevrai de la consolation en parlant en moi-même quand je serai couché,* 14. *c'est alors que Tu m'effraies par des songes horribles, que Tu m'épouvantes par d'affreuses visions.* 15. *Ah ! mon âme a souhaité être pendue et mes os ont désiré la mort.* 16. *J'ai perdu tout espoir et désormais je ne vivrai plus... Pardonne-moi, Seigneur, car mes jours ne sont rien.* 17. *Qu'est-ce que l'homme, pour que Tu l'honores, et pourquoi arrêtes-Tu sur lui les regards de ton Cœur ?* 18. *Tu le visites tous les matins, et aussitôt Tu l'éprouves.* 19. *Pourquoi diffères-Tu de me pardonner et quand me laisseras-Tu le temps d'avalier ma salive ?* 20. *J'ai péché, mais que puis-je faire, ô Protecteur de l'homme ? Pourquoi m'as-Tu rendu contraire à Toi ? Pourquoi suis-je devenu à charge à moi-même ?* 21. *Que ne pardonnes-Tu mon péché, et que n'oublies-Tu mon iniquité ? Car je vais me coucher dans la poussière; Tu me chercheras au matin, et je ne serai plus.*

## CHAPITRE III

*Que l'homme, étant sans cesse combattu de tentations durant cette vie, ou se trouve, par le défaut de sa vertu, dans l'impuissance de s'élever à son Créateur, ou la vertu même qu'il a reçue de sa Grâce lui devient une occasion de tomber plus dangereusement dans le péché. Et que l'orgueil nous fait perdre les dons les plus excellents que Dieu nous a faits.*

*La vie de l'homme est comme une vie de soldat sur la terre.* L'ancienne version, au lieu d'une vie de soldat, porte une tentation. Mais si l'on considère plutôt le sens que les mots, on trouvera que l'un et l'autre ne forment qu'une même idée dans notre esprit. Car le mot *tentation* ne nous exprime-t-il pas fort bien la guerre que nous avons à soutenir contre le malin esprit ? Et le terme de *vie de soldat* ne nous marque-t-il pas aussi l'exercice que nous donnons à ces ennemis invisibles ? Ainsi la tentation n'est autre chose que cette fâcheuse guerre, puisque, en veillant sans cesse contre les embûches de ces esprits de malice, nous sommes toujours comme dans la sueur et les efforts d'un combat.

Or il faut remarquer qu'il n'est pas seulement dit que la vie de l'homme est exposée à la tentation, mais qu'elle est elle-même une tentation. Car étant tombée volontairement de l'état d'innocence et de bonheur où Dieu avait formé notre nature, et se trouvant soumise à la corruption et à la misère, elle trouve en elle-même sa peine et son mal, et ainsi, elle est comme devenue elle-même, ce qu'elle souffre. Et en effet, ayant abandonné cet état stable où Dieu l'avait créée, elle se trouve exposée à un continuel changement, de sorte que si elle veut s'élever par ses désirs aux choses sublimes, elle en est incontinent repoussée par la mutabilité de sa nature, et elle retombe misérablement en elle-même. Elle voudrait bien demeurer attachée à la contemplation, mais elle ne peut. Elle s'efforce d'y affermir, pour ainsi dire, le pied de sa pensée, mais son infirmité la fait tomber vers les choses basses. Et comme l'homme s'est autrefois volontairement soumis au pénible fardeau du changement, il le porte maintenant contre son gré.

Il aurait pu gouverner son corps en paix, s'il eût bien voulu se laisser gouverner par son Créateur, qui l'avait formé dans l'état de perfection et d'innocence, mais, ayant voulu se révolter contre Lui, il ressentit aussitôt en lui-même la rébellion et le trouble de sa propre chair. Et parce que la peine de son péché passe par

une funeste propagation jusqu'à nous avec la faute, nous naissons tous entachés de ce vice d'infirmité et de misère, de sorte que nous portons toujours avec nous un ennemi domestique, que nous ne surmontons qu'avec grand travail.

Il est bien vrai que l'homme trouve dans cette vie, qui est une tentation continuelle, des moyens de vaincre cette tentation même. Mais quoiqu'il coupe et qu'il retranche continuellement par la force de sa vertu ce que son infirmité fait naître en lui, cette même infirmité ne laisse pas toutefois d'engendrer sans cesse ce que la vertu doit continuellement retrancher. Ainsi la vie de l'homme est une tentation continuelle, de telle sorte que, quoique l'iniquité y soit réprimée, elle ne laisse pas, parmi les plus brillants éclats de ses bonnes œuvres, de se trouver toujours beaucoup obscurcie, tantôt par l'importun souvenir de ses péchés, tantôt par les nuages des suggestions du malin esprit, tantôt par l'interruption et le relâchement de sa ferveur.

En effet, il se trouvera des personnes qui, après avoir réprimé en eux-mêmes les mouvements d'impureté, ne laissent pas d'avoir encore l'imagination toute fatiguée des sales impressions qui leur en restent, parce qu'ils se souviennent, en dépit d'eux, de ce qu'ils ont fait volontairement, et ils souffrent maintenant comme une peine ce qu'ils considéraient autrefois comme un plaisir. Et parce qu'ils craignent avec raison de retomber dans les péchés qu'ils ont surmontés, ils mortifient leur corps par une abstinence si sévère qu'ils en deviennent tout maigres et tout pâles. Les autres, voyant cette pâleur sur leur visage, louent aussitôt la sainteté de leur vie austère; ces louanges inspirent en même temps la vanité dans leur esprit, et l'esprit, ne pouvant la vaincre, s'efforce de chasser de dessus son visage cette pâleur qui en est la première cause. De sorte que, dans cet état de misère et d'infirmité, ils se trouvent réduits à cette extrémité dangereuse d'appréhender avec sujet, ou qu'en voulant éviter la pâleur de l'abstinence ils ne retombent dans les feux de l'impudicité par l'abondance des viandes, ou qu'en surmontant les vices impurs par la vertu de l'abstinence leur pâleur et leur mortification ne leur soit une occasion de vaine gloire.

Un autre, ayant surmonté l'orgueil, aura embrassé de tout son cœur l'état désirable de l'humilité, mais s'il arrive qu'il voie des superbes et des violents vouloir opprimer des personnes innocentes et faibles, il est aussitôt embrasé de zèle, et se trouve obligé de sortir en quelque sorte de l'état d'humiliation où il s'était mis. Il déploie toutes les forces que lui donne l'amour dont il est embrasé pour la justice, et, s'opposant à la violence des méchants, il est contraint de se démentir de sa douceur, pour agir avec la vigueur et l'autorité qu'il croit nécessaire. Ainsi, il arrive souvent, ou qu'il est contraint de se dépouiller du zèle de la justice pour se tenir dans les bornes de l'humilité, ou de troubler cet état paisible d'humilité pour poursuivre l'impétuosité du zèle qu'il a pour la justice. Et comme il ne lui est pas possible de conserver tout ensemble et l'autorité nécessaire pour pouvoir exercer son zèle, et le dessein de vivre dans l'humilité, il tombe dans un tel embarras et une telle confusion qu'il ne se connaît plus lui-même, ne pouvant pas bien discerner dans son esprit plein de trouble si l'orgueil n'est point l'instigateur de son zèle, ou si la timidité et la paresse ne se couvrent point du masque de l'humilité.

Un autre, considérant quel péché c'est que le mensonge et la tromperie, se résout de ne plus jamais quitter désormais les armes de la vérité, de ne jamais rien dire de faux, et de se séparer pour toujours de la société du mensonge. Mais comme d'ordinaire, en disant la vérité, on décrie la vie du prochain, il arrive qu'en craignant de le blesser dans son honneur, il retombe, sous couleur de piété, dans le vice de déguisement et de tromperie, dont il avait voulu s'éloigner, de sorte que, quoique son esprit ne soit pas encore corrompu par l'iniquité, l'ombre du mensonge y obscurcit néanmoins beaucoup l'éclat des rayons de la vérité. Et ainsi, comme souvent on est obligé de répondre aux demandes qu'on nous fait, on se trouve réduit dans cette nécessité fâcheuse, ou de blesser sa conscience en parlant avec mensonge, ou de décrier la vie du prochain en disant la vérité.

Un autre, étant tout embrasé d'amour pour son Créateur, s'appliquera, par l'assiduité de son oraison, à détacher absolument son âme de toutes les pensées de la terre et de l'élever au calme assuré de la paix intérieure. Mais souvent, lorsqu'elle s'efforce d'y arriver, les images des choses basses et terrestres la repoussent et la rabaisent, et ses yeux spirituels, lançant leurs regards pour pénétrer cette lumière céleste, sont tout obscurcis par les nuages des fantômes corporels et des objets terrestres que les sens nous représentent. De sorte que l'âme se trouvant lassée par les obstacles qui naissent de sa propre infirmité, on languit dans une lâche paresse si elle abandonne l'oraison, et si elle persiste longtemps dans la prière, on voit épaissir devant ses yeux la noire fumée de ces fantômes corporels qui s'y élève.

C'est donc avec beaucoup de raison que l'Écriture dit ici : *La vie de l'homme est une tentation sur la terre*. Puisque même ce qu'il embrassait comme un moyen de s'élever vers le ciel lui est un obstacle qui le fait retomber vers la terre, que l'âme se retrouve dans la confusion et dans le trouble par la même voie qu'elle croyait favorable pour en sortir, et qu'elle est contrainte de rentrer dans son propre néant et dans sa misère, lorsque, ayant comme réuni toutes ses forces, elle s'élevait heureusement au-dessus d'elle-même pour arriver à un état plus sublime et plus parfait.

On voit quelquefois des personnes si éloignées de la connaissance de la loi divine et ensevelies dans une ignorance si profonde des choses de Dieu qu'elles sont incapables de rien faire pour leur salut. D'ailleurs on en voit quelquefois d'autres, qui sont très savants dans la loi de Dieu, mais qui, se laissant emporter à une secrète complaisance de ce qu'ils surpassent le commun des hommes en capacité et en lumière, détruisent en eux-mêmes, par le sentiment de cette vaine joie, toutes les belles connaissances dont le Créateur avait éclairé leur entendement, de sorte qu'ils deviennent d'autant plus corrompus aux Yeux de Dieu qu'ils paraissent éclater pour un temps d'une plus brillante lumière aux yeux des hommes.

Comme les premiers n'ont aucune élévation de vertu, ils abandonnent même l'innocence d'une vie simple et commune, et se réputant comme étrangers et éloignés de participer aux Dons célestes, ils s'abandonnent avec d'autant plus d'emportement à toutes sortes d'iniquités qu'ils sont entièrement privés des Grâces divines.

Les autres seront remplis de l'esprit de prophétie, seront éclairés de la connaissance de l'avenir, et verront les choses futures comme si elles étaient présentes. Mais se trouvant ainsi élevés au-dessus d'eux-mêmes pour découvrir clairement les choses à venir, leur esprit conçoit une secrète confiance en sa lumière : il s'imagine posséder toujours cet esprit de prophétie, qui ne se communique que pour un temps, et il se figure que toutes ses pensées sont autant de prédictions certaines de ce qui doit arriver. De sorte que, s'attribuant ce don, lors même qu'il cesse de le posséder, il le perd pour le temps auquel il aurait pu l'obtenir. D'où il arrive qu'il a la douleur de se voir rabaisser au-dessous du moindre des fidèles, par cela même qui lui donnait la joie d'être estimé le premier de tous.

Il est vrai de dire que la vie de l'homme est une tentation sur la terre, puisqu'il arrive d'ordinaire, ou que, manquant de vertu, elle ne peut arriver à la récompense céleste, ou que, étant avantagée des dons spirituels, ils ne lui servent qu'à le faire tomber plus dangereusement dans le précipice.

#### CHAPITRE IV

*Que, considérant cette vie comme un temps de service et de travail auxquels nous sommes engagés, nous devons en attendre la fin avec beaucoup d'empressement, comme le temps de la récompense. Que nous ne laisserons pas de l'obtenir; encore que ce soit pour l'utilité d'autrui que nous avons travaillé, et que la vue de cette récompense anime les élus à agir ici-bas sans relâche pour la mériter.*

Mais comme nous avons appelé ci-devant *la vie de soldat*, dont parle ici l'Écriture, *une tentation*, il faut maintenant considérer avec soin que le terme de *vie de soldat* nous marque quelque chose de plus que celui de *tentation*. Car il nous exprime que nous tendons tous les jours à notre fin, et que quand chacun des hommes se sera comme enrôlé à son tour en cette vie, tout le cours de la guerre humaine prendra fin.

Ainsi, *la vie de l'homme est une vie de soldat sur la terre*, parce que la succession des temps nous pousse tous les jours vers le terme de notre vie, de sorte qu'elle tend à sa fin à mesure qu'elle s'augmente. Car on attend chaque jour la venue du jour suivant, mais le nombre de nos jours diminue en même temps qu'il se multiplie; de même que le chemin qui reste à faire à un voyageur diminue toujours à mesure qu'il marche et qu'il s'avance vers le lieu où il veut aller.

Ainsi, notre vie est comme le cours d'une vie de soldat, qui s'approche de son terme à mesure que le temps de son service s'écoule. Et c'est pour cela que *la vie de l'homme* est fort bien comparée à un cours *de vie de soldat sur la terre*, que ces paroles qui suivent expriment encore plus clairement : *Et ses jours sont comme ceux d'un mercenaire*. Le mercenaire souhaite que son temps finisse bientôt, afin d'obtenir promptement le prix de ses peines et de son travail. La vie de l'homme sage est fort bien comparée aux jours de travail d'un mercenaire, parce qu'il considère la vie présente comme un chemin, et non comme son pays; comme le temps de sa vie de soldat, et non comme celui de la récompense, et il se considère d'autant plus éloigné du prix éternel auquel il aspire, qu'il tarde davantage à arriver à la fin de sa vie mortelle.

Il faut aussi remarquer que le mercenaire emploie ses efforts à travailler pour autrui, et s'acquiert néanmoins un salaire qui lui est propre. Or le Sauveur dit dans l'évangile que son royaume n'est pas de ce monde. Nous donc qui, dans l'espérance des biens célestes, sommes presque accablés par les fatigues de la vie présente, c'est pour autrui que nous travaillons. Car souvent nous sommes contraints d'employer nos services pour des réprouvés, nous sommes obligés de rendre au monde ce qui appartient au monde. Et quoique nous sacrifions nos sueurs et nos peines à l'utilité des autres, nous ne laissons pas d'en obtenir le salaire, et nous arrivons à un prix qui nous est propre, par des services que nous rendons à autrui. C'est pourquoi la Vérité dit : *Si vous n'avez pas été fidèles dans ce qui est à autrui, qui vous donnera ce qui est à vous ?*

Il faut encore remarquer que le mercenaire prend soigneusement garde de ne perdre aucun jour sans travailler, de crainte d'être frustré de la récompense qu'il attend à la fin de son travail. Car il s'anime dans ses peines par la vue du salaire qu'il doit en recevoir au jour de la récompense. De sorte que l'espoir du prix s'accroît à mesure que son ouvrage s'avance; et si l'ouvrage languit, l'espoir du prix languit aussi. C'est pourquoi chacun des élus, considérant cette vie comme celle d'un ouvrier et d'un mercenaire, aspire au prix éternel avec d'autant plus de confiance qu'il s'emploie aux travaux de cette vie avec un courage plus infatigable.

Celui qui passe ainsi son temps de la vie présente compte ses jours par ses travaux. Son plus grand soin est de ne laisser écouler aucun moment vide de travail. Il met sa joie dans l'adversité, sa force dans la souffrance, sa consolation dans la douleur, s'assurant que Dieu le récompensera dans la vie future avec d'autant plus de profusion et de largesse qu'il s'expose tous les jours plus librement à la mort pour l'amour de Lui.

C'est dans cette pensée que les citoyens de la céleste patrie chantent par la bouche de David à leur Créateur ces paroles d'un psaume : *C'est à cause de Toi qu'on nous égorge tous les jours.* (Ps 44,22) C'est aussi pour cela que saint Paul écrit aux fidèles : *Je meurs tous les jours, mes frères, pour votre gloire.* Et dans une autre épître : *Et c'est à cause de cela que je souffre ces choses; mais je n'en ai point honte, car je sais en qui j'ai cru, et je suis persuadé qu'Il a la puissance de garder mon dépôt jusqu'à ce jour-là.* Ainsi, autant que les saints confient de leurs peines et de leurs travaux en dépôt à la Vérité, autant gardent-ils dans le secret de leur cœur de gages assurés de leur récompense.

## CHAPITRE V

*Avec quelle ardeur les justes souhaitent l'heureuse délivrance de la corruption et de la misère auxquelles ils sont sujets durant cette vie.*

Mais parce qu'il est nécessaire que nous souffrions la chaleur et la fatigue de tant de travaux en ce monde, afin que nous jouissions quelque jour de repos dans l'autre, l'Écriture ajoute : *Comme le serviteur qui travaille pour son maître soupire après l'ombre et que le mercenaire attend la fin de son travail, de même j'ai passé des mois vains et infructueux, et j'ai compté des nuits pénibles.*

Désirer l'ombre après le travail n'est autre chose que rechercher la fraîcheur du repos éternel, après la chaleur des tentations et la sueur des fatigues de cette vie. Ce serviteur-là souhaitait avec passion ce divin Ombrage, qui disait à Dieu : *Mon âme a une soif ardente pour Dieu qui est fort, pour le Dieu vivant; quand irai-je paraître devant la Face de mon Dieu ?* Et dans un autre psaume : *Hélas, que mon exil est long !* Puis, comme s'il eût voulu éviter la chaleur qui le brûlait dans le champ durant son travail, et chercher quelque abri pour se reposer à la fraîcheur, il ajoute : *J'entrerai dans une tente admirable, jusque dans la Maison de Dieu.* Saint Paul souhaitait avec ardeur arriver à cette bienheureuse ombre lorsqu'il disait : *Je désire retourner à Dieu, et d'être avec Jésus Christ.* Ceux-là étaient aussi déjà arrivés à cette ombre toute divine par l'ardeur et la perfection de leurs désirs, qui disaient dans l'évangile : *Nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur.*

Or cet ouvrier qui soupire ainsi après l'ombre et le repos est fort bien appelé un serviteur, parce que tant qu'un juste est attaché à sa condition d'infirmité et de misère, il est sous le joug et l'empire de la corruption comme sous le poids de l'ardeur du soleil et de la fatigue du travail. Et il ne sera en paix et en liberté que quand il se trouvera dépouillé de cette corruption malheureuse, selon ces paroles de l'apôtre : *La création sera affranchie de la servitude de la corruption, pour avoir part à la liberté de la gloire des enfants de Dieu.* Car la peine de la corruption appesantit ici les élus, mais alors la gloire de l'incorruption les élèvera. Cependant, à l'égard du poids des nécessités de cette vie, les enfants de Dieu ne participent d'aucune manière à la liberté et ce sera seulement dans l'autre vie que pour le comble de la gloire et de la liberté des vrais serviteurs de Dieu, il ne leur restera plus aucune trace de servitude. Ainsi donc, les créatures, étant délivrées de l'asservissement à la corruption et ayant reçu la vraie liberté, passeront à la gloire sublime des enfants de Dieu. Parce que, étant parfaitement unies à Dieu par l'esprit, il faut qu'elles se soient comme dépouillées de la condition de créature, et qu'elles se soient infiniment élevées au-dessus de l'état de leur nature bornée. Mais comme cette âme désire l'ombre et le repos, c'est une marque qu'elle est encore servante, parce qu'elle porte le joug de la misère de sa condition tant qu'elle souffre l'ardeur des tentations.

## CHAPITRE VI

*Qu'encore que les bons, ne recherchant point les biens du monde, y souffrent d'ordinaire beaucoup de maux, néanmoins l'attente de la récompense éternelle leur en fait trouver les peines très légères.*

*Et comme le mercenaire attend la fin de son travail.* Quand l'ouvrier se voit un grand ouvrage sur les bras, il se trouve d'abord épouvanté de sa difficulté et de sa longueur, mais lorsqu'il fait réflexion sur le prix qu'il en attend, aussitôt cette considération intéressée ranime dans son esprit toute sa vigueur, et ce qui lui paraissait le plus pénible dans l'ouvrage lui devient doux et léger en vue de la récompense. Ainsi, quand les élus souffrent les maux de ce monde, qu'ils endurent des ignominies, des outrages, des pertes de biens, des douleurs du corps, ils trouvent tout cela bien dur, mais aussitôt qu'ils élèvent les yeux de leur âme à la considération de la patrie éternelle, ce qu'ils souffrent leur paraît très peu de chose en comparaison de la récompense qui les attend. Et ainsi, ces peines, qui seraient insupportables si on n'y regardait que la douleur qu'elles causent, deviennent légères par la considération du prix qui les suit.

C'est ainsi que saint Paul, se surmontant lui-même par l'effort de son courage, se fortifie contre les adversités qui l'environnent, en considérant, de même qu'un ouvrier, la fin de tous ses travaux. Il connaît bien que ce qu'il endure est très fâcheux et très rude, mais il se le rend léger et facile par la considération de la récompense. Voici comment il décrit l'excès et la grandeur de ses peines : *J'ai souffert par les travaux, bien plus; par les coups, bien plus; par les emprisonnements, bien plus. Souvent en danger de mort, cinq fois j'ai reçu des Juifs quarante coups moins un, trois fois j'ai été battu de verges, une fois j'ai été lapidé, trois fois j'ai fait naufrage, j'ai passé un jour et une nuit dans l'abîme. Fréquemment en voyage, j'ai été en péril sur les fleuves, en péril de la part des brigands, en péril de la part de ceux de ma nation, en péril de la part des païens, en péril dans les villes, en péril dans les déserts, en péril sur la mer, en péril parmi les faux frères. J'ai été dans le travail et dans la peine, exposé à de nombreuses veilles, à la faim et à la soif, à des jeûnes multipliés, au froid et à la nudité. J'ai eu des luttes au dehors, des craintes au dedans.* (II Cor 11,23-24) Et ailleurs : *La pesanteur des*

*maux dont nous nous sommes trouvés accablés a été excessive et au-dessus de nos forces, jusqu'à nous rendre même la vie ennuyeuse.*

Mais voici comment il essuie les sueurs de tant de peines, comme avec le linge de la récompense : *J'estime que les souffrances du temps présent ne sauraient être comparées à la gloire à venir qui sera révélée pour nous.* (Rom 8,18) Celui-là donc souhaite avec ardeur la fin de son ouvrage comme un mercenaire, qui estime facile et léger un travail qui passe, en vue de la récompense qui s'approche.

Job dit ensuite avec beaucoup de raison : *J'ai passé des mois vains et infructueux et j'ai compté des nuits bien pénibles* et laborieuses. Car les élus, en servant le souverain Créateur de toutes choses, sont souvent pressés de nécessité. Ils sont attachés à Dieu avec amour, et néanmoins ils manquent des commodités de cette vie. Ainsi ceux qui ne cherchent point par leurs actions les choses présentes passent bien *des mois vides* et destitués des biens du monde. Ils *souffrent* aussi *des nuits fort pénibles*, parce qu'ils sont couverts des ténèbres de l'adversité, non seulement par la pauvreté et la misère, mais quelquefois même par les maux et les tourments de la chair. Et en effet, les âmes pures et constantes n'ont pas souvent grande peine à endurer les ignominies et la pauvreté, mais quand ils sont affligés jusqu'à souffrir dans leur corps des douleurs sensibles, il est indubitable que leurs nuits sont très pénibles.

On peut aussi dire que les saints *passent des mois vains et infructueux, comme un mercenaire*, parce que maintenant ils supportent le travail, et n'en reçoivent pas encore la récompense. Ils souffrent la peine et ne jouissent pas encore du prix. Ils ont aussi *des nuits fort pénibles*, parce qu'ils s'attirent beaucoup de maux et de contrariétés en suivant le chemin de la vertu. Car ils souffriraient assurément beaucoup moins de peines en ce monde s'ils se portaient avec moins d'ardeur dans les voies de la perfection chrétienne.

## CHAPITRE VII

*Qu'un des plus grands maux de cette vie est de souffrir les peines du monde pour l'amour du monde. Et que nous regrettons ces peines avec d'autant plus de douleur que notre conversion est plus vraie et plus sincère.*

Que si on veut entendre ces paroles de la sainte Église, il est nécessaire d'en faire ici une plus particulière explication. L'Église a donc *des mois vains et infructueux*, puisqu'elle soutient, dans ses membres les plus infirmes, beaucoup d'actions pénibles et laborieuses, qui ne leur obtiennent point les récompenses de la vraie vie. Elle souffre aussi *des nuits bien pénibles*, lorsqu'elle supporte, dans ses membres les plus forts et les plus parfaits, une infinité de tribulations et d'adversités. Et en effet, il y a en cette vie des actions laborieuses, il y en a aussi d'autres qui sont vaines, mais il s'en trouve qui sont tout ensemble et vaines et laborieuses. Supporter les maux de la vie présente pour l'amour de Dieu est une chose pénible mais qui n'est pas vaine. D'ailleurs, s'abandonner aux voluptés par un amour déréglé pour le siècle est une chose vaine, mais qui n'est nullement pénible. Mais souffrir les maux et les disgrâces du monde pour l'amour du monde, c'est assurément une chose qui est tout ensemble et vaine et laborieuse, puisque la peine et la douleur de l'esprit ne sont point soulagées par la consolation de la récompense

Ainsi l'Église *passé des mois vains et infructueux* dans ceux qui, étant renfermés en son sein, s'abandonnent encore aux voluptés de la terre et ne portent point le fruit des bonnes œuvres, parce qu'elle voit écouler le temps de sa vie sans qu'il soit suivi du prix de la récompense. Elle a *des nuits fort pénibles* dans ceux qui, étant possédés du désir de l'éternité, souffrent les maux et les peines de ce monde; parce qu'en cet état, elle est comme toute couverte des ténèbres de la tribulation et de la misère de la vie présente. Mais elle souffre tout ensemble, et des mois vains et inutiles, et des nuits pénibles et laborieuses, dans ceux qui aiment le monde et qui néanmoins y reçoivent des afflictions et des infortunes, parce que leur vie étant maintenant mêlée de peines et de maux, ils n'en attendent nulle rétribution dans la vie future.

Et ce n'est pas sans raison que l'Écriture se sert du terme de *mois*, et non celui de jours, parce que le terme de *mois* comprend en un seul mot la suite et l'amas de plusieurs jours. Ainsi, comme le mot de *jour* signifie chaque action particulière, celui de *mois* exprime la totalité et la fin de nos actions. Il arrive souvent que pendant que nous agissons en ce monde, l'attente et l'espérance du succès nous donnent la joie de croire que ce n'est pas en vain que nous agissons; mais quand à la fin, nous n'obtenons rien, nous reconnaissons avec douleur que nous avons travaillé en vain, de sorte que nous ne passons pas seulement les *jours* en vain, mais aussi les *mois*, quand nous jugeons, non par le commencement de nos actions, mais par leur fin, que nous avons travaillé inutilement. Car lorsque nos travaux et nos desseins sont accompagnés de malheur, les mois de notre vie paraissent entièrement vains et infructueux; d'autant que la fin de nos actions et de nos peines fait voir que c'est inutilement que nous avons employé beaucoup de sueur et de fatigues pour y réussir.

Mais parce que souvent dans l'Écriture *la nuit* marque l'ignorance, selon ces paroles que saint Paul adresse à ses disciples qui connaissent la vraie vie : *Vous êtes tous des enfants de la lumière et des enfants du*



jour. *Nous ne sommes point de la nuit ni des ténèbres*, (I Th 5,5) après leur avoir dit auparavant : *Mais vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, pour que ce jour vous surprenne comme un voleur*, nous pouvons appliquer ici ces paroles de l'Église sainte à ceux qui, sortant des ténèbres de leur ignorance, retournent à l'amour de la justice, et qui, étant éclairés des rayons de la vérité, effacent par l'eau de leurs larmes les taches de leurs égarements et de leurs péchés. Car quiconque est illuminé du ciel reconnaît aussitôt combien tous les travaux qu'il a sacrifiés à l'amour de la vie présente sont honteux et mal employés.

Ainsi la sainte Église, considérant ceux de ses membres qui reviennent à la vraie vie, les compare à un serviteur qui est dans la sueur et la peine de son travail, et à un mercenaire qui soupire après la fin de son ouvrage, en disant : *Comme le serviteur qui travaille pour son maître soupire après l'ombre, et comme le mercenaire souhaite la fin de son travail, de même j'ai passé des mois vains et infructueux et j'ai compté des nuits bien pénibles*. L'Église dans sa comparaison enferme deux sortes de personnes, puis elle exprime deux sortes de peines. Elle donne des mois vains et infructueux à celui qui est travaillé de chaleur, parce que plus on recherche avec ardeur le rafraîchissement de l'éternité, plus on reconnaît la vanité du travail qu'on a employé pour la vie présente. Et elle attribue à celui qui attend avec impatience la fin de son ouvrage des nuits pénibles, parce que plus nous découvrons clairement la valeur de la récompense par l'approche de la fin de notre travail, plus nous gémissons avec regret d'avoir mis si longtemps à reconnaître le prix que nous attendons.

C'est pourquoi les soins et les sentiments d'un pénitent nous sont fort bien exprimés par le compte de ces nuits laborieuses, d'autant que plus notre retour à Dieu est vrai et sincère, plus nous regrettons avec douleur jusqu'aux moindres peines que nous avons souffertes pour le siècle par notre ignorance. Car ce que l'on a enduré pour l'amour du monde paraît d'autant plus dur et pénible que ce que l'on désire des biens de l'éternité est plus doux et plus charmant.

#### CHAPITRE VIII

*Que l'homme, ayant perdu par le péché qui l'a détaché de Dieu toute sa constance et sa fermeté, est tombé dans une inconstance et une inquiétude continuelle. Et que quelquefois, revenant à Dieu, il est contraint de souhaiter l'adversité pour s'humilier; lorsqu'il sent que sa vertu lui inspire de la vanité.*

Si ces paroles ne s'entendent que de l'histoire du bienheureux Job, elles nous marquent seulement le sentiment d'une âme affligée, qui s'agit de toutes parts par les divers mouvements que lui cause sa douleur. Ainsi l'affliction nous faisant trouver toutes choses amères, durant la nuit on attend le jour, et quand le jour est venu, on attend le soir. Et comme elle afflige sans cesse l'esprit par toutes les choses qui nous sont présentes, l'on ne trouve de consolation que dans le désir et l'attente de celles qui sont à venir. Mais parce que l'âme affligée se soutient toujours par cette attente, et que cependant sa douleur, trompée par la vanité de ses désirs, ne finit point, Job dit ensuite : *Et je serai plein de douleur jusqu'aux ténèbres*. Or il marque la cause de cette douleur par les paroles suivantes : *Ma chair est revêtue de pourriture et des ordures de la poussière, ma peau est devenue sèche et s'est toute retirée*.

Nous expliquerons bien mieux ces paroles si nous reprenons la suite de l'exposition que nous avons ci-devant laissée. Ainsi le *sommeil* nous marquera l'oisiveté du repos, et le *réveil* l'exercice de l'action. Et comme le désir du repos convient fort bien au sommeil, il nous est aussi figuré par le mot de *soir*. Or tant que la sainte Église vit d'une vie de corruption, elle ne cesse point de déplorer la misère de sa condition muable et changeante.

Et en effet, l'homme avait été créé au commencement avec une âme capable de se tenir toujours élevée dans la contemplation de son Créateur, de sorte que nul changement ne pouvait le détourner de son amour. Mais dès le moment que, sortant de sa fermeté et de sa stabilité naturelles, il a, pour ainsi dire, avancé le pied de sa volonté vers le péché, il est aussitôt déchu en lui-même de l'amour de son Créateur. Et en quittant ce divin amour, que l'on pouvait appeler sa forteresse imprenable, il n'a pas seulement pu subsister en lui, mais, étant ébranlé par l'impulsion de sa mutabilité, il est tombé, par le poids de sa propre corruption, bien loin au-dessus de lui. Or, comme il n'est plus fixé par la fermeté et la solidité de sa nature, il est sans cesse ballotté tantôt d'un côté, tantôt de l'autre par l'inconstance de ses désirs, en sorte que, quand il est en repos, il souhaite l'action, et quand il est occupé, il souhaite le repos.

Car l'homme, n'ayant point voulu demeurer ferme quand il a pu ne le peut plus maintenant, quand même il le veut. Parce qu'ayant perdu la vue de son Créateur, il a en même temps perdu toute sa force et sa fermeté, de sorte qu'en quelque lieu qu'il puisse être il ne saurait y demeurer longtemps et il en cherche aussitôt un autre. Voyons comment Job exprime ici l'inconstance et l'inquiétude de l'esprit humain. *Je me couche, et je dis : Quand me lèverai-je ? Et puis j'attends encore le soir*. Comme s'il disait plus clairement : Rien ne satisfait

mon esprit, parce que j'ai perdu Celui qui seul était capable de le satisfaire. Car si je dors, j'attends le réveil; c'est-à-dire quand je suis dans le repos, je désire l'action, et quand j'agis, je désire le repos.

Cela peut aussi s'entendre d'une autre manière, car dormir n'est autre chose que croupir dans ses péchés. Et en effet, si le péché n'était figuré par le sommeil, l'Apôtre ne dirait pas à ses disciples : *Réveillez-vous, justes et prenez garde de pécher*. Et ailleurs, il avertit ceux à qui il écrit en disant : *Réveille-toi, toi qui dors, relève-toi d'entre les morts et le Christ t'éclairera*. Et dans une autre épître : *Il est temps de nous réveiller de notre assoupissement*. C'est pour cela que Salomon reprend un pécheur et lui dit : *Jusqu'à quand dormiras-tu, paresseux ?* Ainsi, quand un juste est pressé du sommeil du péché, il s'efforce aussitôt de veiller dans la justice, mais il arrive d'ordinaire qu'il n'est pas plus tôt réveillé de cet assoupissement qu'il se sent enfler de présomption pour le mérite de sa vertu. C'est pourquoi il en est réduit à souhaiter l'épreuve des adversités de la vie présente, de crainte que la vanité que lui inspire sa vertu ne lui cause une plus dangereuse chute. Et en effet, si David n'avait cru trouver plus de sûreté dans les tentations et dans les épreuves, il n'aurait pas dit : *Examine-moi, Seigneur, et éprouve-moi*.

C'est donc avec grande raison que Job dit ici : *Je me couche, et je dis : Quand me lèverai-je ? Et puis j'attends encore le soir*. Puisque, lorsqu'on se sent pressé de l'assoupissement du péché, on cherche aussitôt la lumière de la justice; et quand on voit que la vertu et la sainteté élève l'esprit, on souhaite le secours de l'adversité, afin que l'âme qui se laisse emporter, plus qu'elle ne doit, à la complaisance de sa vertu puisse être maintenue et affermie par la tristesse des déplaisirs et des contradictions de cette vie. C'est pourquoi Job ne dit pas : je crains, mais *j'attends encore le soir*. Car nous attendons la prospérité et nous craignons l'adversité. Ainsi, ce saint homme attend le soir, parce que, lorsqu'il est nécessaire pour son bien qu'il soit exercé par les tribulations, l'adversité lui devient souhaitable et avantageuse.

## CHAPITRE IX

*Que quelque élevée que soit la vertu des saints, ils sont toujours exposés aux tentations, mais qu'ils n'y succombent pas. Qu'ils les considèrent comme leur étant très utiles. Et que l'amour des choses de la terre dessèche et resserre tellement le cœur qu'elle le rend incapable de s'ouvrir et de s'étendre vers son Dieu.*

On peut aussi, par le mot de *soir*, entendre la tentation du péché, qui souvent tourmente d'autant plus notre âme qu'elle est dans une plus haute élévation. Car il ne faut pas s'imaginer que, quelque affermi que l'on soit dans l'exercice des bonnes œuvres et de la justice, l'on puisse s'y maintenir de telle sorte que l'on n'y souffre plus aucune atteinte du péché, parce qu'encore que cette justice ait chassé le péché du fond du cœur, il ne laisse pas de demeurer encore, tout animé qu'il est, à la porte de notre pensée, et d'y frapper sans cesse, pour y rentrer.

C'est ce que Moïse explique d'une manière spirituelle, en décrivant comment Dieu, au commencement du monde, a fait le temps pour la formation des corps qui mesurent sa durée, lorsqu'il dit : *La lumière fut faite*. Et un peu après : *Et du soir et du matin, il fut fait un jour*. Car le Créateur, prévoyant le péché de l'homme, exprima dès lors par les temps ce qui se passe maintenant dans son esprit. Et en effet, la lumière va jusqu'au soir, puisque les ombres de la tentation suivent la clarté de la justice. Mais parce que la lumière des élus ne s'éteint point par l'obscurité des tentations, il n'est pas dit que la nuit fut faite, mais bien que le soir fut fait; d'autant qu'il arrive souvent que les tentations cachent dans le cœur des élus la lumière de la justice, mais non pas qu'elles l'en chassent. Elles la font, pour ainsi dire, pâlir de crainte, mais ne l'étreignent pas entièrement.

Il est donc vrai que les élus souhaitent se réveiller après le sommeil, et qu'après leur réveil ils souhaitent que le soir revienne, parce qu'au sortir du sommeil du péché, ils veillent dans la lumière de la justice, et qu'au milieu de l'éclat de cette lumière, ils ne laissent pas de se préparer toujours à soutenir les combats des tentations. Or ils les attendent, au lieu de les craindre, parce qu'ils n'ignorent pas combien ces attaques leur sont utiles et combien elles servent à leur avancement spirituel.

Mais quelques efforts qu'ils emploient pour surmonter la corruption, ils ne sauraient la détruire tout à fait tant que dure le jour de la vie présente. C'est pourquoi Job ajoute : *Et je serai plein de douleur jusqu'aux ténèbres*. Car tantôt l'adversité nous accable, tantôt la prospérité nous flatte par des joies trompeuses, tantôt le vice excite la guerre contre notre chair, tantôt notre esprit devient orgueilleux des vices qu'il a surmontés. Ainsi la vie des justes est pleine de douleur jusqu'aux ténèbres, puisque tant que dure le temps de leur corruption et de leur misère, ils sont battus d'afflictions intérieures et extérieures, et ils ne jouissent point d'un parfait repos et d'une paix assurée que quand ils sont entièrement délivrés de ce jour de tentation et de douleur.

Aussi découvre-t-il clairement la cause de ses douleurs lorsqu'il ajoute : *Ma chair est revêtue de pourriture et des ordures de la poussière*. Car comme nous l'avons dit ci-devant, l'homme a abandonné volontairement la fermeté que le Créateur avait accordée à sa nature, et s'est précipité dans un gouffre de

corruption, dans lequel il s'enfonce maintenant encore tous les jours, soit par des actions qui ne sont pas assez pures, soit par des pensées qui ne lui sont pas permises. Car l'homme, étant pour sa punition assujéti à son péché, notre nature est maintenant comme sortie hors d'elle-même, de sorte que si on l'abandonne à ses désirs, elle s'emporte en des actions criminelles, et quand on veut la retenir, elle ne laisse pas de se souiller par des pensées impures et des désirs du péché. Ainsi, la pourriture corrompt la chair par l'effet d'une action illicite, et la légèreté des pensées mauvaises est comme une poussière qui s'élève et gêne les yeux. En consentant au péché, on est souillé de corruption, et en souffrant dans le cœur l'impression des images du péché, on est sali des ordures de la poussière. Job dit donc : *Ma chair est revêtue de pourriture et des ordures de la poussière*. Comme s'il disait en termes clairs : La vie charnelle que je mène est, ou souillée par la pourriture des actions corrompues, ou obscurcie par les nuages fâcheux dont le souvenir de mes péchés remplit sans cesse mes pensées.

Que si nous mettons ces paroles dans la bouche de l'Église universelle, nous trouverons aussi qu'elle est quelquefois couverte de la pourriture de la chair, et quelquefois salie d'ordures et de poussière. Car il y en a plusieurs dans son sein qui, en s'assujettissant à l'amour charnel, se corrompent dans les souillures de l'impureté. Et il y en a d'autres qui, s'abstenant de ces infâmes plaisirs, laissent néanmoins croupir leur âme dans des actions basses et toutes terrestres. Faisons donc parler l'Église universelle dans la personne d'un de ses membres, pour ces deux sortes de personnes et qu'elle dise : : *Ma chair est revêtue de pourriture et des ordures de la poussière*. Comme si elle disait clairement : Il y en a plusieurs qui sont du nombre de mes membres par la foi, mais ils ne sont point ni saints ni purs par leurs actions, parce que, ou se laissant vaincre par leurs désirs voluptueuses ils s'abîment dans la corruption et dans l'ordure, ou s'abaissant à des actions terrestres ils sont tout couverts de la poussière de leurs convoitises. Ainsi, je gémiss de la pourriture de ma chair dans mes membres corrompus, et dans les autres, qui sont tout terrestres, j'ai le déplaisir de porter des membres sales et tout couverts de poussière.

C'est pourquoi Job exprime fort bien les uns et les autres en disant ensuite : *Ma peau est devenue sèche et s'est toute retirée*. Car ceux qui, étant dans le corps de l'Église sainte, ne s'occupent qu'aux choses extérieures sont admirablement dit *sa peau*. Et cette peau se retire en séchant, parce que les âmes charnelles n'aiment que les biens présents, et, ne désirant, pour ainsi dire, que ce qui est le plus près d'eux, ne veulent point s'étendre aux choses à venir par la longueur d'une sainte attente et la durée de la patience. De sorte que, ne voulant point s'entretenir et, pour parler de la sorte, engraisser par un saint espoir des biens futurs, ils se dessèchent et se retirent, puisque si le désespoir ne desséchait point leurs cœurs, l'aridité de leur manque de courage ne les attirerait point aux choses terrestres.

David craignait cette funeste attraction, lorsque, fuyant la sécheresse de l'âme, il disait à Dieu : *Que mon âme soit comme remplie de viandes grasses et pleine de suc*. Car l'âme est comme pleine de cette graisse divine, quand l'infusion de l'espérance des biens du ciel la fortifie contre les aridités des désirs terrestres. Ainsi la peau, en se desséchant, se retire lorsque le cœur s'abandonne aux choses présentes et se trouve si fort desséché qu'il ne peut s'étendre vers l'amour de son Créateur, mais se resserre et se retire, pour ainsi dire, en lui-même par des pensées qui se réfléchissent toutes vers ce cœur charnel, comme s'il était leur dernière fin.

## CHAPITRE X

*Combien courte est la durée de cette vie. Quel est sur ce sujet l'aveuglement des réprouvés. Et de quels yeux les élus la considèrent.*

Il faut donc reconnaître que les hommes charnels aiment les choses présentes, parce qu'ils ne considèrent nullement le peu de durée de cette vie corporelle. Car s'ils faisaient une sérieuse réflexion sur la rapidité de sa course, assurément ils n'aimeraient point tant ses prospérités. La sainte Église, au contraire, voyant tous les jours dans ses élus combien les choses extérieures passent vite, n'attache ses pensées et ses désirs qu'aux biens intérieurs et spirituels. C'est pourquoi l'Écriture ajoute fort bien : *Mes jours sont plus rapides que la navette du tisserand*.

Le temps de la vie corporelle est fort bien comparé à de la toile, parce que comme la toile est composée de plusieurs fils, de même le temps de la vie mortelle se forme par la suite de plusieurs jours. Mais plus la vie s'accroît par la révolution de ses jours, plus elle approche du temps auquel son fil doit se couper, puis, comme nous l'avons déjà remarqué, à mesure que le temps qui est arrivé passe, celui qui est à venir s'abrège, et dans tout le temps de notre vie, le futur est d'autant plus court que le passé a été plus long. Quand on fait la toile, on enrôle les fils sur deux morceaux de bois, dont l'un est au dessus et l'autre au dessous. Ainsi, plus on roule par en bas de cette toile à mesure qu'elle se fait, plus on déroule de celle de dessus qui est à faire, de sorte que celle qui reste diminue d'autant plus que s'augmente celle qui est faite. Il en est de même des jours de notre vie, dont nous plions, pour ainsi dire, comme par en bas ceux qui sont passés et nous déplions, comme par en haut, ceux

qui sont encore à venir à mesure qu'ils arrivent, puisque le nombre de nos jours futurs est d'autant plus petit que celui des jours passés se trouve plus grand.

Mais parce que la simple expression de la toile ne suffirait pas pour bien marquer la vitesse de notre vie, qui est beaucoup plus rapide que le temps que le tisserand emploie à la faire, Job dit en plus : *Mes jours sont plus rapides que la navette du tisserand*. Car en faisant de la toile, il y a des temps où l'ouvrage ne s'avance point; mais dans la vie présente, il n'y a pas un moment dans lequel elle ne s'écoule. Dans l'ouvrage de la toile, quand la main du tisserand se repose, le temps auquel elle doit être achevée ne s'avance point, mais dans cette vie, comme le temps passe sans cesse, nous nous avançons vers notre fin en nous reposant, et nous ne laissons pas d'y arriver même pendant le sommeil.

Ainsi les élus, voyant que les moments de la vie s'écoulaient si vite, n'attachent point leurs désirs et leurs pensées à une chose si muable et si passagère. C'est pourquoi l'Écriture ajoute : *Ils s'évanouissent : plus d'espérance !* Les réprouvés s'attachent d'un si violent amour à la vie présente, qu'ils voudraient qu'elle pût ne jamais finir. Car ils ne se soucient nullement de ce qui doit arriver; ils tournent toutes leurs espérances vers les biens présents, et n'en souhaitent point d'autres que de passagers. De sorte qu'en ne pensant qu'à ce qui passe et n'ayant aucun désir pour ce qui doit subsister toujours, l'œil de leur cœur s'aveugle insensiblement jusqu'à tel point qu'il n'est plus du tout capable de porter ses regards vers la lumière éternelle.

D'où il arrive souvent que lors même que leur corps est pressé de maladie, et que, étant menacés d'une mort prochaine, ils sont sur le point de rendre l'esprit, ils ne cessent pas encore en cet état de prendre soin des choses du monde. Ils sont près de comparaître devant Dieu pour être jugés, et cependant, tout occupés qu'ils sont encore des choses de cette vie, ils ne pensent qu'à ce qu'ils ont à y faire, et comment ils jouiront de ce qu'ils quittent. Tant il est impossible qu'ils perdent l'espérance de vivre, lors même qu'ils perdent la vie. Ils sont déjà sur le point d'être condamnés par l'arrêt irrévocable du souverain Juge, et cependant, ils songent encore à posséder quelque chose sur la terre. Car les cœurs endurcis s'imaginent toujours que leur mort est éloignée, lors même qu'ils en ressentent les approches. Ainsi, l'âme réprouvée qui sort de son corps mortel demeure attachée par un amour si déréglé aux biens présents que quand on la conduit au dernier supplice, elle ne sait pas encore où on la mène. Et comme elle a été possédée d'un amour démesuré pour les choses qu'elle abandonne, elle se trouve tout à coup dans des maux démesurés et infinis qu'elle n'avait pas prévus.

Les âmes saintes, tout au contraire, aspirent de toutes leurs forces à l'éternité, lors même que leur vie présente est le plus accompagnée des avantages de la fortune. Elles jouissent de la santé de leurs corps, sans y mettre leur confiance et sans s'y arrêter. Elles ne ressentent aucun mal qui leur donne sujet d'appréhender une mort prochaine, et pourtant elles ne laissent pas de l'envisager à chaque moment, comme si elle était présente, parce que, considérant cette vie comme s'écoulant toujours ineffablement, elles n'y établissent jamais leur espérance. Ce n'est donc pas sans raison que Job dit ici : *Mes jours s'évanouissent : plus d'espérance !* Comme s'il disait en termes plus clairs : Je n'ai point mis ma confiance dans la vie présente, parce que je méprise et ne compte pour rien tout ce qui se passe.

C'est pourquoi il ajoute ensuite : *Souviens-Toi que ma vie est un souffle !* Car ceux qui ne font point réflexion sur l'éternité de la vie future s'attachent d'amour à cette vie de la chair comme si elle était permanente. Et parce qu'ils ne considèrent point la solidité des biens qui durent toujours, ils prennent cet exil pour la patrie, ces ténèbres pour la lumière et cette course pour un repos; d'autant que, ne connaissant rien des biens excellents et sublimes, ils sont incapables de juger des moindres. Et en effet, l'ordre de la justice demande que l'on soit au-dessus de ce dont on veut juger, de sorte que, si l'esprit ne peut s'élever au-dessus des choses visibles, il est impossible qu'il puisse porter un jugement sain et équitable de ce qui se passe. C'est pourquoi les réprouvés ne sauraient avoir une juste estime du cours de la vie présente, parce que la vénération et l'amour qu'ils ont pour elle les rabaisse fort au-dessous.

Mais les saints, qui élèvent leurs cœurs aux biens éternels, reconnaissent bien la brièveté de ce qui est sujet à finir, et tout ce qui passe leur paraît d'autant plus vil et méprisable que leur âme entrevoit déjà ce bien lumineux qui ne se perd jamais quand on le possède. De sorte que, découvrant l'infinie durée des biens éternels, ils comptent pour rien tout ce qui est sans bornes. Ainsi, leur esprit, s'élevant jusqu'au-delà de la fin des temps, pendant le temps même qu'ils sont encore renfermés dans leur chair et sujets au temps, ils ont d'autant plus de mépris de ce qui finit qu'ils ont plus de connaissance de ce qui est infini.

Mais comme cette considération de la brièveté de la vie humaine est un sacrifice de vertu très agréable aux Yeux de Dieu, c'est pour cela que le bienheureux Job, la Lui immolant dans sa prière, dit ici : Seigneur, *souviens-Toi que ma vie est un souffle !* Comme s'il disait clairement : Regarde favorablement celui qui passe si vite, parce que je suis d'autant moins indigne que Tu arrêtes sur moi les yeux de ta Miséricorde, que je ne détourne point ma vue de la considération de la courte durée de ma vie mortelle.

## CHAPITRE XI

*Que la vue de cet état fixe de l'âme après la mort, qui la rend incapable d'agir pour son salut, jette les damnés dans un désespoir qui est le comble de leurs peines. Et que la Miséricorde de Dieu ne sauve après la mort que ceux que sa Grâce a rappelés au pardon avant la mort.*

Mais parce que, après la fin de la vie, il n'y a plus moyen d'agir pour obtenir le pardon de ses péchés, Job ajoute ensuite : *Mon œil ne reviendra plus en état de voir le bien.* L'œil d'une personne morte ne revient plus en état de voir le bien, parce que depuis que l'âme est dépouillée de son corps mortel, elle ne peut plus revenir à faire de bonnes œuvres. C'est pour cela que le mauvais riche, étant tourmenté dans les flammes de l'enfer, reconnaissait bien qu'il ne pouvait plus espérer sortir de ce malheureux état par aucune action de vertu, puisqu'il ne se mettait plus en peine pour lui, mais seulement pour le salut de ses frères, lorsqu'il disait : *Je te prie, père Abraham, d'envoyer Lazare dans la maison de mon père, car j'ai cinq frères. C'est pour qu'il leur atteste ces choses, afin qu'ils ne viennent pas aussi dans ce lieu de tourments.* L'espérance, encore même qu'elle soit fausse, ne laisse pas de consoler une âme affligée, mais afin que la peine des réprouvés soit plus cruelle, ils perdent complètement l'espoir du pardon. C'est pourquoi nous venons de dire que le mauvais riche demande du secours pour ses frères, et non pas pour lui, reconnaissant bien que, pour combler ses supplices par le désespoir, ce devait être pour toujours qu'il brûlerait dans les feux d'enfer.

Aussi est-ce pour cette raison que Salomon dit : *Tout ce que ta main trouve à faire avec ta force, fais-le; car il n'y a ni œuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse, dans le séjour des morts où tu vas.* Il est donc vrai de dire que l'œil ne reviendra plus en état de voir le bien, parce que dès lors que l'âme reçoit dans l'autre vie ce qu'elle a mérité en celle-ci, elle n'est plus jamais rappelée à l'exercice d'aucune action. Comme donc tout ce qui est à venir sera permanent, le bienheureux homme Job a fort bien renfermé ces deux choses dans ces paroles : *Souviens-Toi que ma vie est un souffle et que mon œil ne reviendra plus en état de voir le bien.* Car considérant le cours des choses présentes, il dit : *Souviens-Toi que ma vie est un souffle.* Puis, contemplant l'éternité des choses futures, il dit : *Et que mon œil ne reviendra plus en état de voir le bien.*

Il ajoute ensuite comme parlant en la personne de tous les hommes qui ont été privés du don de la rédemption, *la vue de l'homme ne se tournera plus sur moi.* La vue de l'homme n'est autre chose que la Miséricorde du Rédempteur, qui amollit la dureté et l'insensibilité de notre cœur quand Il nous regarde. C'est pourquoi l'évangile dit : *Le Seigneur, S'étant retourné, regarda Pierre. Et Pierre se souvint de la parole que le Seigneur lui avait dite : Avant que le coq chante aujourd'hui, tu Me renieras trois fois. Et étant sorti, il pleura amèrement.* (Mt 26,34) Or la vue de l'homme ne se tourne plus sur l'âme qui est dépouillée de sa chair, parce que le Seigneur ne sauve point après la mort ceux que sa Grâce n'a pas rétablis et préparés au salut avant la mort. C'est pourquoi saint Paul dit : *Voici maintenant le temps favorable, voici les jours du salut.* Et David dans un psaume : *Parce que sa Miséricorde est pour les siècles.* D'autant que sa seule Justice agira après le siècle présent sur tout ceux que sa Miséricorde n'y aura pas délivrés;

Salomon dit aussi sur ce même sujet : *Si un arbre tombe, au midi ou au nord, il reste à la place où il est tombé.* Car au temps de la mort, soit que ce soit le saint Esprit, soit que ce soit le démon qui reçoive l'âme qui sort du corps, elle demeurera éternellement avec l'un ou avec l'autre, sans qu'il y arrive aucun changement, en sorte que si elle est élevée au ciel, elle ne tombera jamais dans l'enfer, et que si elle est une fois tombée dans les supplices éternels, elle ne trouvera jamais les moyens de pouvoir en sortir. Ainsi le bienheureux Job, considérant le malheur des hommes qui sortent de ce monde sans avoir eu la connaissance du Rédempteur et qui se sont ensevelis sans retour dans les feux éternels de l'enfer, et empruntant leurs paroles, dit : *Et la vue de l'homme ne se tournera plus sur moi,* parce que la Grâce du Sauveur ne regarde plus pour le sauver du supplice celui qu'elle regarde maintenant pour le corriger. Car lorsque le Seigneur viendra pour juger le monde, Il ne tournera sa vue sur le pécheur que pour le punir, et Il ne le verra pas de manière à ce qu'Il le reconnaisse et lui communique sa Grâce pour le sauver.

## CHAPITRE XII

*Quelle est la crainte des justes dans leurs actions, considérant que la vie la plus pure ne pourra éviter la rigueur du Jugement de Dieu, s'Il ne la traite avec indulgence et miséricorde.*

Or, ce saint homme, reconnaissant bien qu'après cette vie il ne peut plus attirer sur lui les Regards de l'Homme, il ajoute ensuite : *Tes yeux s'arrêteront sur moi et je ne pourrai subsister.* Comme s'il disait clairement : Quand Tu viendras juger le monde avec rigueur, Tu ne regarderas point ceux que Tu voudras sauver, et Tu regarderas ceux que Tu voudras punir. Car Tu extermineras par les regards foudroyants de ta Justice ceux sur qui Tu ne jettes pas maintenant les doux regards de ta Miséricorde. Et en effet, les pécheurs, qui n'ont nulle

crainte de Dieu, ne laissent pas de vivre dans le monde : ils Le blasphèment et Il les souffre prospérer sur la terre, parce que ce Créateur tout plein de bonté ne veut pas punir en ce monde par les regards de sa Justice ceux qu'Il attend avec patience pour les corriger, selon ces paroles de l'Écriture : *Il dissimule les péchés des hommes, pour les attendre à la pénitence*. Mais lorsque le pécheur est regardé, il ne saurait subsister, parce que, quand le Juge sévère examine les mérites des hommes avec rigueur, les coupables ne peuvent soutenir son Jugement et sont précipités dans les flammes éternelles.

Ces paroles conviennent aussi fort bien aux justes dont l'esprit est sans cesse occupé par la pensée de ce sévère examen qui doit se faire d'eux à la fin du monde. Car ils sont dans la crainte pour tout ce qu'ils font, lorsqu'ils considèrent quel est le Juge devant lequel ils doivent un jour comparaître. Ils font réflexion sur sa Puissance et sur sa Grandeur, et ils regardent en même temps quels sont leurs péchés et quelle est leur infirmité. Ils font, d'une part, le dénombrement des maux qu'ils ont commis dans leurs actions, et de l'autre, ils exagèrent les biens que leur a communiqués la Grâce de leur Rédempteur. Ils se représentent avec quelle sévérité Il punit le mal et avec quelle exactitude Il examine le bien, et prévoient bien qu'ils ne peuvent jamais éviter la damnation s'ils sont jugés sans miséricorde, parce que la vie qui paraît la plus juste aux yeux des hommes n'est qu'iniquité, si, quand Dieu nous juge, sa Bonté ne nous excuse et ne Le porte à nous traiter avec indulgence.

C'est pourquoi il est dit dans ce même livre que *les astres mêmes ne sont pas purs en sa Présence*, parce qu'il paraîtra un jour des taches et des souillures sur ceux mêmes qui brillent du plus vif éclat de sainteté, si Dieu les juge par sa Rigueur. C'est donc avec beaucoup de raison que Job dit ici : *Tes yeux s'arrêteront sur moi et je ne pourrai subsister*. Comme s'il disait en la personne d'un juste : Si je suis examiné avec sévérité, je suis incapable de supporter la rigueur du jugement, et ma vie ne peut éviter la punition, si Dieu la traite comme elle mérite.

### CHAPITRE XIII

*Que quand le désespoir accompagne le péché, il ne reste plus aucune voie pour retourner à la justice, et qu'ainsi le pécheur, tombant toujours d'abîme en abîme, n'est plus, à la fin, reconnu par son Créateur.*

Or le péché de l'homme et la peine qui lui est due sont décrits en peu de paroles dans ce que Job dit ensuite : *Comme la nuée se dissipe et s'en va, celui qui descend au séjour des morts ne remontera pas*. Car les nuées qui s'élèvent au haut des airs, étant épaissies, sont agitées par les vents, et, étant échauffées du soleil, elles se dissipent. Ainsi les cœurs des hommes qui sont élevés par la raison, étant poussés par le souffle du malin esprit, s'agitent çà et là, par le mouvement de leurs désirs dérégés, jusqu'à ce que le Regard sévère du souverain Juge les pénètre et les dissipe, comme les rayons d'un soleil brûlant; de sorte que, étant plongés dans des lieux de peines, il ne leur est plus jamais possible de revenir à l'usage de leurs actions.

Écoutons donc le saint homme Job, lorsque, voulant exprimer la course et la fin de l'homme, il dit : *Comme la nuée se dissipe et s'en va, celui qui descend au séjour des morts ne remontera pas*. Comme s'il disait en termes plus clairs : Celui-là tombe en voulant s'élever trop haut, qui, s'enflant d'orgueil roule dans le précipice, et auquel la Miséricorde divine n'accorde jamais de pardon, depuis que le péché l'a une fois entraîné dans la damnation éternelle. D'où vient que Job ajoute ensuite : *Il ne reviendra plus dans sa maison*. Comme la maison est l'habitation du corps, de même la chose dans laquelle nous habitons par nos plaisirs est la demeure de notre âme. Ainsi, l'homme *ne reviendra plus dans sa maison*, parce que ceux qui sont livrés une fois aux derniers supplices ne peuvent plus retourner aux choses auxquelles ils étaient auparavant si fort attachés par leur amour.

On peut aussi entendre par le mot d'*enfens* le désespoir du pécheur, dont parle David quand il dit : *Dans les enfers qui Te confessera ?*, et dont il est écrit ailleurs : *Quand l'impie sera tombé dans l'abîme des péchés, il ne se souciera plus de rien*. Or quiconque succombe au péché meurt en sortant de la vie de la justice; mais celui qui, après le péché, est accablé sous le poids du désespoir est comme enseveli dans l'enfer après sa mort. C'est donc avec beaucoup de raison qu'il est dit ici : *Comme la nuée se dissipe et s'en va, celui qui descend au séjour des morts ne remontera pas*. Parce que quand le désespoir accompagne le péché, il ne reste plus aucune voie de retour à la justice. Or les cœurs de ceux qui s'abandonnent au désespoir sont fort bien comparés à des nuées, puisqu'ils sont obscurcis par les ombres de l'erreur, et comme épaissis par la multitude de leurs péchés; mais étant percés des rayons du dernier jugement, ils se dissipent et passent.

Or le terme de *maison* signifie ordinairement l'habitation du cœur, d'où vient que le Seigneur dit dans l'évangile à un homme qu'Il avait guéri : *Va dans ta maison*, parce qu'il est utile au pécheur de rentrer en lui-même après le pardon qu'il a obtenu, afin de prendre garde à ne plus commettre désormais aucun mal qui mérite d'être puni. Mais celui qui est une fois descendu jusque dans l'enfer n'est plus en pouvoir de remonter dans sa

maison, d'autant qu'un pécheur qui est accablé sous son désespoir est chassé hors de l'habitation de son âme, et il ne peut plus y entrer depuis qu'en étant exclu il tombe tous les jours d'abîme en abîme.

L'homme avait été créé pour contempler son Créateur, pour rechercher et admirer sans cesse sa Beauté divine et pour habiter dans la demeure permanente de son amour. Mais ayant été chassé hors de cet heureux état, en punition de sa désobéissance, il est déchu de la demeure de son âme, et, s'égarant dans des chemins détournés et pleins de ténèbres, il s'est infiniment éloigné de l'habitation de la vraie lumière, et c'est pour cela que Job ajoute : *Et le lieu qu'il habitait ne le connaîtra plus*. Dieu ayant créé l'homme pour demeurer et se reposer en Lui seul, Il est son vrai lieu, quoique l'homme n'y soit d'une manière locale. Or l'homme a abandonné ce Lieu bienheureux, quand prêtant l'oreille aux séductions du serpent, il s'est éloigné de l'amour du Créateur. Mais quand Dieu a bien voulu venir Se présenter corporellement à l'homme pour le racheter, l'on peut dire que le Lieu de l'homme, suivant celui qui Le fuyait, est venu le rechercher Lui-même pour le retenir. Et en effet, si le Créateur ne pouvait pas être appelé un lieu, David ne dirait pas dans un psaume : *Les fils de tes serviteurs habiteront là*. Car l'on ne se sert point de ce terme de *là* que pour désigner quelque lieu particulier.

Mais il y a souvent des personnes qui, même après avoir reçu le secours de la Grâce du Rédempteur, s'abîment dans les ténèbres du désespoir, et qui périssent d'une manière d'autant plus funeste qu'ils ont méprisé les remèdes de la divine Miséricorde. C'est pourquoi l'Écriture, parlant de l'homme condamné, dit fort bien : *Et le lieu qu'il habitait ne le connaîtra plus*, parce qu'il sera d'autant plus méconnu du Juge sévère lors du dernier jugement, qu'il n'a pu maintenant être rappelé à la grâce de la justification, même par les Dons et les Faveurs de son Dieu.

Il faut aussi remarquer que l'Écriture ne dit pas : il ne reconnaîtra plus son lieu, mais *Le lieu qu'il habitait ne le connaîtra plus*. Car attribuant la connaissance non pas à l'homme, mais au lieu, elle marque bien clairement le souverain Créateur, qui, venant avec rigueur pour exercer son Jugement, dira à ceux qui auront persévéré dans l'iniquité : *Je ne vous connais plus*.

#### CHAPITRE XIV

*Que pour se purifier de ses péchés, une simple confession de bouche ne suffit pas, mais qu'il est nécessaire qu'elle soit accompagnée d'une profonde douleur du cœur et de l'application des remèdes de la pénitence. Que les larmes que nous répandons pour l'expiation de nos péchés nous en font souvent découvrir d'autres qui nous étaient inconnus, et qui redoublent nos pleurs. Et combien l'amertume de la pénitence touche notre esprit par la considération des Bontés de Dieu et de nos ingratitude.*

Mais plus les élus considèrent la rigueur avec laquelle Dieu rejettera les réprouvés en ce dernier jour, plus ils se purifient sans cesse avec soin des souillures des péchés qu'ils ont commis. Et voyant que les réprouvés se refroidissent de jour en jour dans l'amour de Dieu, ils se portent avec plus d'ardeur aux gémissements de la pénitence. C'est pour cela que Job ajoute ensuite : *C'est pourquoi je ne retiendrai point ma bouche*. Celui-là ne retient point sa bouche, qui ne rougit point de confesser le mal qu'il a fait, car faire agir sa bouche n'est autre chose que l'employer à la confession de ses péchés. Ainsi, le juste ne le retient point, parce que, voulant prévenir la Fureur du Juge sévère, il s'anime contre lui-même par une humble confession de toutes ses fautes. C'est ce qui fait dire à David : *Prévenons sa Venue par notre confession*. Et à Salomon : *Celui qui cache ses crimes ne sera pas redressé, mais celui QUI LES CONFESSE ET QUI LES QUITTE, obtiendra miséricorde*. Et dans le même livre : *Le juste commence par s'accuser*.

Or la bouche ne s'ouvre jamais pour reconnaître ses péchés que quand le cœur se trouve pressé par la vue effroyable de la sévérité du jugement. C'est pourquoi Job dit fort bien ensuite : *Je parlerai dans la douleur pressante de mon esprit*. Car la douleur de l'esprit fait mouvoir la langue pour combattre son péché par la voix d'une sincère confession.

Mais il faut savoir que souvent les réprouvés confessent leurs péchés sans se mettre en peine de les pleurer. Les élus, au contraire, ont soin d'effacer par les larmes d'une sévère pénitence les péchés dont ils s'accusent. D'où vient que le bienheureux Job, après avoir dit qu'il ne retiendrait point sa bouche, ajoute ici *la douleur* et la tribulation *de son esprit*, comme s'il disait clairement : Pendant que ma langue avoue son péché, mon esprit ne s'amuse pas à penser à d'autres choses, comme s'il était exempt de douleur, mais en parlant, je découvre sincèrement mes blessures, et en pensant à recouvrer la santé, je travaille à la guérison de mes plaies par le remède de la douleur. Et en effet, celui qui raconte simplement son mal et qui refuse de le pleurer ne fait que découvrir sa plaie au médecin, mais il n'y applique pas le remède salutaire de la douleur de l'esprit. Il n'y a donc que la douleur et la contrition du cœur qui puissent faire salutairement sortir de la bouche la voix de la confession des péchés, afin que nos plaies n'étant point négligées, elles ne se corrompent pas avec d'autant plus de puanteur et d'infection, qu'après avoir été découvertes, elles sont plus exposées aux accidents extérieurs.

Aussi, David ne se contentait pas de découvrir les plaies de son âme, mais il avait soin d'y appliquer le remède de la contrition et de la douleur, lorsqu'il dit : *Je confesserai mon iniquité et j'aurai toujours mon péché présent dans ma pensée*. Car, comme en le confessant il découvre une plaie cachée, en y pensant sérieusement il y applique un remède souverain.

Or quand l'âme est touchée d'une vraie douleur de ses péchés et qu'elle pense avec soin à réparer les dommages qu'ils lui ont causés, il se forme souvent comme deux partis différents en elle-même, dont l'un parle pour elle et l'autre contre elle. Car lorsqu'elle s'anime dans les gémissements de la pénitence, elle se déchire intérieurement par de secrets reproches et par de rudes invectives. C'est pourquoi Job ajoute ensuite : *Je me plaindrai dans l'amertume de mon âme*.

Et en effet, quand, étant frappé de crainte dans la vue du sévère Jugement de Dieu nous pleurons nos péchés passés, la violence de la douleur et de l'amertume qui saisit notre âme, nous portant à un examen plus soigneux et plus sévère de nous-mêmes, nous y trouvons quelquefois d'autres plaies cachées, qui nous obligent à verser avec encore plus d'abondance de nouvelles larmes. Car il arrive souvent que nous découvrons par nos pleurs ce qui était demeuré caché à notre sécheresse et à notre négligence. Et assurément, une âme touchée de douleur reconnaît bien mieux le mal qu'elle a fait, et qui lui était auparavant inconnu, ses contradictions intérieures et ses recherches lui faisant apercevoir bien plus clairement combien elle s'était éloignée de la paix de la vérité, parce qu'elle découvre, dans cette commotion salutaire, des fautes qu'elle oubliait durant le calme de sa paix.

Ainsi, quand l'amertume de la pénitence vient s'accroître, elle représente sans cesse aux yeux du cœur rempli de confusion tous ses péchés, elle lui dépeint son Juge embrasé de fureur pour le punir, elle le menace des derniers supplices, elle le jette dans l'épouvante, elle le couvre de honte, elle le reprend sans cesse de ses désordres, elle trouble sa fausse paix, elle fait le dénombrement des biens que lui communique son Créateur et des maux dont il a payé tant de grâces, elle lui fait remarquer comment il a été créé et conservé sur la terre; qu'il a été enrichi de l'excellence de la raison; qu'il a été appelé par la Grâce de son Créateur; qu'il n'a pas voulu suivre sa vocation; que la Miséricorde qui l'appelait ne l'a même pas méprisé lorsqu'il n'écoutait pas sa voix et qu'il y résistait opiniâtrement; qu'après avoir été éclairé de la Lumière divine, il s'est aveuglé volontairement pour ne point la voir; que la Bonté paternelle de son Dieu a pris soin d'expier par ses Fléaux les erreurs de cet aveuglement volontaire; que sa Miséricorde a ensuite effacé par la joie du salut la douleur des peines qu'Il lui avait envoyées; qu'il n'a même pas cessé de commettre encore quelques péchés, quoique moindres, durant les fléaux dont Dieu l'exerçait et qu'enfin la Grâce divine ne l'a point abandonné durant tant de temps où il en a si peu tenu compte.

L'amertume de la pénitence qui est dans une âme, en la reprenant ainsi sévèrement, tantôt par la mémoire des Dons de Dieu, tantôt par le souvenir de ses péchés, fait bien voir qu'elle a une forte langue pour parler au cœur du juste, d'une manière d'autant plus intelligible qu'elle est plus intime et plus proportionnée à ses oreilles spirituelles. Aussi Job ne dit pas simplement : *Je me plaindrai dans mon amertume*, mais *dans l'amertume de mon âme*, parce que cette douleur, ranimant le cœur endormi pour lui faire pousser de salutaires gémissements, a comme un entretien avec elle-même, qui lui donne lieu de mieux se connaître et de se corriger plus parfaitement, et qui le rend plus soigneux pour veiller à l'avenir avec plus d'exactitude sur toute la conduite de sa vie. Ainsi, le bienheureux Job, représentant en sa personne toute l'Église, ne parle pas seulement en son nom, mais aussi en le nôtre lorsqu'il dit : *Je me plaindrai dans l'amertume de mon âme*, comme s'il disait plus clairement : En parlant et m'entretenant intérieurement avec la douleur de mon cœur, je me cache aux Châtiments extérieurs du Juge sévère.

#### CHAPITRE XIV

*Que Dieu tient comme en prison, et les démons, en ne leur donnant pas le pouvoir de tenter les hommes autant qu'ils le voudraient, et les méchants, en ne leur permettant pas d'accomplir tous leurs désirs déréglés, et même les justes, en retardant souvent par l'infirmité de leur chair l'effet de leurs bons désirs, afin de les enflammer davantage et les faire rentrer en eux-mêmes par la considération de leur impuissance.*

Mais quoique l'âme, étant pénétrée de Dieu jusque dans ses plus secrets replis, se sépare de tous les plaisirs de la terre par une forte pensée pour son salut, et qu'elle n'aspire qu'à s'avancer sans cesse vers les biens du ciel, elle ne laisse pas de ressentir encore les contradictions de la corruption et de la misère de sa nature. Et c'est pour cela que le saint homme Job ajoute ensuite : *Suis-je une mer, ou une baleine, pour être resserré dans les bornes d'une prison ?* L'homme est resserré dans *une prison*, parce que souvent, lorsqu'il s'efforce de s'élever de plus en plus dans la vertu, il se trouve appesanti par la corruption de sa chair. C'est pourquoi David faisait à Dieu cette prière : *Tire mon âme de sa prison, afin que je célèbre ton Nom !*. Et que signifie *la mer*,



sinon le cœur des personnes charnelles, qui sont sans cesse agitées comme par les flots élevés de leurs pensées ? Et que nous figure la baleine, sinon l'ancien ennemi de l'homme, qui, s'étant insinué dans l'âme des gens du monde, nage, pour ainsi dire, dans la fluidité et l'inconstance de leurs désirs ?

Mais la baleine est renfermée comme dans une prison, parce que l'esprit malin, ayant été précipité vers les choses basses afin qu'il ne puisse plus jamais s'élever vers le ciel dont il a été chassé, se trouve comme accablé sous le poids de son supplice; selon ces paroles de saint Pierre : *Dieu n'a pas épargné les anges qui ont péché, mais les a précipités dans les abîmes de ténèbres et les réserve pour le jugement*. Ainsi la baleine est renfermée dans sa prison, parce que le démon ne peut maintenant tenter les élus autant qu'il le voudrait.

La mer est aussi resserrée dans ses bornes, comme dans une prison, parce que les esprits charnels, qui s'élèvent et s'agitent sans cesse pour mal faire, sont souvent arrêtés par des bornes d'impossibilité, qui les empêchent d'arriver à l'accomplissement de tous leurs désirs. En effet, ils voudraient toujours commander et être au-dessus des bons, et quelquefois, par une conduite merveilleuse de la divine Providence, ils leur sont soumis. Ils désirent avec ardeur leur nuire, et souvent ils sont réduits en un tel état qu'ils n'espèrent que d'eux leur soulagement. Ils souhaitent une longue vie pour l'employer à l'assouvissement de leurs voluptés, et souvent ils sont enlevés de ce monde par une mort prompte et précipitée. Aussi est-ce d'eux dont parle David quand il dit dans un de ses psaumes : *Il a resserré les eaux comme dans un vase*. Car les eaux sont renfermées dans un vase quand les désirs impétueux et inconstants des réprouvés, ne trouvant pas les moyens de s'accomplir, sont resserrés dans leurs cœurs charnels. La baleine donc et la mer sont renfermées dans les bornes de leur prison, parce que le démon, qui a ses sectateurs dans l'esprit desquels il se retire et y émeut comme des flots de pensées, est souvent empêché, par les justes Jugements de Dieu, d'arriver à l'accomplissement de ses désirs.

Mais plus les saints méditent d'un cœur pur les secrets du ciel, plus l'ardeur avec laquelle ils y aspirent s'accroît tous les jours. Et ils souhaitent se remplir avec abondance de cette divine nourriture, dont ils n'ont maintenant qu'un avant-goût dans la bouche de leur contemplation. Ils désireraient pouvoir réprimer parfaitement la rébellion de leur chair et ne jamais ressentir aucun effet de sa corruption dans leurs pensées. Mais parce qu'il est écrit que *le corps qui se corrompt appesantit l'âme, et que cette habitation terrestre rabaisse l'esprit malgré la vivacité de ses pensées*, encore qu'ils s'élèvent comme au-dessus d'eux-mêmes par l'activité de leurs désirs, ils demeurent néanmoins sujets aux mouvements déréglés de l'infirmité de leur nature, et ils ont la douleur de se voir encore renfermés dans l'étroite prison de leur corruption et de leur misère. C'est pourquoi Job dit avec raison : *Suis-je une mer, ou une baleine, pour être resserré dans les bornes d'une prison ?*. Comme s'il disait plus clairement : Les démons ou leurs sectateurs, qui sont les méchants, ne souhaitent de liberté que pour s'abandonner à toutes sortes de crimes, sont très justement resserrés dans la prison de leur peine et de leur supplice. Mais moi qui soupire dès à présent après la liberté de l'éternité, pourquoi suis-je encore renfermé dans la prison de ma corruption et de ma faiblesse ?

Or cette demande des justes n'est nullement présomptueuse, puisque, étant tout embrasé d'amour pour la vérité, c'est de toute l'étendue du cœur qu'ils désirent sortir des bornes de leur infirmité et de leur misère. Et la Conduite de Dieu sur eux n'est point injuste, puisqu'en différant de leur accorder l'accomplissement de leurs désirs, Il leur cause du tourment, Il les purifie, afin que, par ce retardement salutaire, ils soient rendus plus capables de recevoir ce qu'ils souhaitent. Pendant que Dieu diffère d'accorder aux élus le bonheur du repos intérieur, ils rentrent en eux-mêmes, et, s'y cachant autant qu'il leur est possible aux tumultes de leur chair, ils jouissent d'une aimable tranquillité au fond de leur cœur.

## CHAPITRE XVI

*Que les justes, rentrant en eux-mêmes pour fuir le tumulte des choses extérieures, y en trouvent souvent d'autres qui y sont excités non seulement par les contradictions de la chair et de l'esprit, mais encore par la pensée effroyable des sévères Jugements de Dieu.*

Mais cette paix n'est jamais de longue durée, car ils ressentent souvent les pointes des tentations, ils souffrent les révoltes de la chair, et ils endurent de grands travaux dans cet asile favorable où ils s'étaient retirés pour y trouver un repos exempt de peine. C'est pour cela que le saint homme Job, qui souhaite avec tant d'ardeur sortir de cette fâcheuse prison de corruption pour retourner à la paisible patrie du cœur, trouvant dans son intérieur les mêmes troubles et les mêmes contradictions qu'il fuyait en quittant les choses extérieures, ajoute ensuite : *Quand je dis : Mon lit me soulagera, je recevrai de la consolation en parlant en moi-même quand je serai couché, c'est alors que Tu m'effraies par des songes horribles, que Tu m'épouvantes par d'affreuses visions*. Car dans l'Écriture le lit signifie d'ordinaire le secret du cœur, et c'est pour cette raison que l'épouse sacrée, qui est la figure de chaque âme sainte, étant pressée de l'ardeur d'un divin amour, dit dans le *Cantique des Cantiques* : *Sur ma couche, pendant les nuits, j'ai cherché celui que mon cœur aime*. Ce bien-aimé est

cherché dans le lit, et durant la nuit, parce que la Beauté invisible de Dieu ne peut se voir que dans le lit du cœur, après en avoir chassé toutes les images sensibles et corporelles. C'est pourquoi la Vérité dit à ses amateurs : *Le royaume de Dieu est en vous*, et ailleurs : *Si Je ne M'en vais, le Consolateur ne viendra point à vous*. (Jn 16,7) Comme s'Il disait en termes clairs : *Si Je n'ôte ma forme corporelle de devant vos yeux, Je ne vous conduirai point à l'intelligence des choses invisibles par l'infusion de l'Esprit consolateur*.

C'est encore pour cela que David dit, parlant des justes : *Les saints se réjouiront dans la gloire, et ils exulteront dans leur repos*. Car ayant fui les maux extérieurs, ils se glorifient et se réjouissent avec sûreté dans le secret de leurs âmes. Mais la joie en sera parfaite lorsqu'on ne ressentira plus aucune contradiction de la chair. Et en effet, tant que la chair nous porte au péché, il faut que notre lit en soit troublé, puisque notre corps, qui est comme la muraille de notre maison, se trouve ébranlé. D'où vient que David dit encore dans un autre psaume : *Tu as remué toute sa couche en son infirmité*. Parce que quand les tentations de la chair nous attaquent, toute notre infirmité en étant troublée, le lit de notre âme en est aussi tout ébranlé.

Or qu'entendons-nous ici par les songes et les visions, sinon la pensée effroyable du jugement, parce que, encore que nous nous l'imaginions en quelque manière par l'idée que nous en donne la crainte, nous ne pouvons pas le voir néanmoins comme il est véritablement.

Ainsi, les saints rentrent toujours, comme nous l'avons déjà dit, dans le secret de leurs cœurs, lorsque le monde leur envoie, ou plus de prospérités qu'ils n'en veulent, ou plus de mal qu'ils ne peuvent en supporter. Et se trouvant fatigués par les peines extérieures, ils vont se reposer comme dans le lit de leur âme. Mais quand, au milieu de ce grand calme et de cette douce tranquillité, il leur vient à l'esprit des pensées de la rigueur des sévères Jugements de Dieu, c'est alors que l'on peut dire qu'ils sont troublés dans leur repos par des songes horribles et par d'affreuses visions. Car ils considèrent combien sévère sera ce Juge souverain quand Il viendra pour juger le monde, et que portant ses Rayons perçants jusque dans les plus secrets replis des cœurs par la vertu de sa Puissance infinie, Il nous remettra en un instant tous nos péchés devant les yeux. Ils se représentent quelle doit être la honte de se voir ainsi confondus à la face de tous les hommes et de tous les anges. Ils font réflexion sur l'énormité des tourments dont cette confusion sera suivie, lorsque le souvenir du péché pénétrera l'âme, qui mourra sans cesse, sans pouvoir mourir, et que les supplices éternels consumeront la chair sans relâche, sans pouvoir jamais la consumer. Ainsi, quand l'âme est frappée de ces images épouvantables, il est vrai de dire que l'on voit en dormant des songes horribles.

Ce n'est donc pas sans raison que Job dit ici : *Quand je dis : Mon lit me soulagera, je recevrai de la consolation en parlant en moi-même quand je serai couché, c'est alors que Tu m'effraies par des songes horribles, que Tu m'épouvantes par d'affreuses visions*. C'est-à-dire : si, fuyant les choses extérieures, je rentre en moi-même pour me reposer un peu sur le lit de mon cœur, Tu m'y attends pour mettre devant les yeux de mon esprit la pensée de ta Sévérité, et Tu m'épouvantes étrangement par des images affreuses, dont Tu troubles mes anticipations.

Job ajoute fort bien ensuite : *Je recevrai de la consolation en parlant en moi-même quand je serai couché*. Parce que quand nous avons recours, après nos fatigues, au silence de notre cœur, nous sommes comme des gens qui s'entretiendraient dans leur lit, en repassant en nous-mêmes les paroles secrètes de nos pensées. Mais cet entretien se change en peur, parce qu'en nous ouvrant davantage les yeux de l'esprit, il nous découvre plus clairement la rigueur effroyable des Jugements de Dieu tout-puissant.

## CHAPITRE XVII

*Des différentes causes des songes. Que l'incertitude d'où ils nous viennent doit nous rendre fort retenus à y ajouter foi. Et que le démon s'en sert quelquefois, non seulement envers les méchants pour les faire pécher davantage, mais encore envers les justes pour les troubler; ce que Dieu permet, afin qu'ils ne soient pas exempts de souffrances même durant le sommeil.*

Or, afin de prévenir ceux qui voudraient s'efforcer d'expliquer ces paroles à la lettre, il faut examiner ici en combien de manières les songes touchent notre âme. Quelquefois ils viennent de ce que nous sommes trop pleins ou trop vides de nourriture, quelquefois d'illusion, quelquefois tout à la fois de pensées et d'illusion, quelquefois par révélation, et quelquefois de pensée et de révélation tout ensemble. Nous avons tous les jours l'expérience des deux premières causes des songes, et nous trouvons les quatre autres dans les saintes Écritures.

Et en effet, si les songes n'étaient quelquefois des illusions de notre ancien ennemi, le Sage ne dirait pas : *Les songes et les vaines illusions ont jeté beaucoup de gens dans l'erreur*. Et Dieu faisait cette ordonnance dans la loi : *Vous ne tirerez point d'augures et n'observerez point les songes*. Ce qui nous montre ici en passant combien on doit avoir en détestation et en horreur toutes les choses où l'on mêle les augures.

Si aussi les songes ne procédaient pas quelquefois et d'illusion et de nos propres pensées, Salomon ne

dirait pas dans le même livre : *La multitude de soucis et de pensées est suivie de songes*. Et s'ils ne venaient pas quelquefois par de pures révélations, Joseph n'y aurait pas reconnu qu'il devait être préféré à tous ses frères, ni l'époux de Marie n'aurait pas été averti par un ange de se retirer en Égypte avec l'Enfant nouveau-né.

Que si d'ailleurs les songes ne venaient pas quelquefois d'une révélation qui a été précédée de nos pensées, le prophète Daniel voulant expliquer le songe de Nabuchodonosor n'en aurait pas tiré l'origine de sa pensée, disant : *Sur ta couche, ô roi, il t'est monté des pensées touchant ce qui sera après ce temps-ci; et Celui qui révèle les secrets t'a fait connaître ce qui arrivera*. Et un peu après il ajoute : *Tu voyais une grande statue; cette statue était immense, et d'une splendeur extraordinaire; elle était debout devant toi*, et le reste. (Dan 2,31) Puis donc que Daniel parle de ce songe avec respect et avec assurance qu'il devait s'accomplir, et que d'ailleurs il marque les pensées qui l'avaient causé, il fait assez voir que nos songes viennent quelquefois tout ensemble et de révélation et de nos propres pensées.

Ainsi comme les songes procèdent de différentes causes, il faut être d'autant plus retenu à y ajouter foi qu'il est bien difficile de découvrir d'où ils viennent. Car souvent le démon fait espérer durant le sommeil de grandes prospérités à ceux qui aiment les biens de la vie présente, et il trouble par des images fâcheuses ceux qu'il connaît être timides, afin qu'agissant sur les esprits selon leurs qualités différentes il puisse les troubler tous, en élevant les uns par de frivoles espérances et en abattant les autres par de terreurs vaines.

Souvent aussi le démon s'efforce de troubler les âmes saintes par les songes, afin de les détourner, quand ce ne serait que pour un moment, des pensées solides, et de leur donner la peine de chasser de leur imagination ces fantômes importuns. C'est ainsi que cet ancien ennemi de l'homme, ne pouvant surprendre les saints lorsqu'ils veillent, s'efforce de les blesser pendant qu'ils dorment. Ce que la divine Providence permet par une conduite de miséricorde, afin qu'ils ne soient pas exempts de souffrances même pendant le temps du sommeil. Ce n'est donc pas sans raison que Job dit ici à son Créateur : *Quand je dis : Mon lit me soulagera, je recevrai de la consolation en parlant en moi-même quand je serai couché, c'est alors que Tu m'effraies par des songes horribles, que Tu m'épouvantes par d'affreuses visions*. Car Dieu, disposant de toutes choses d'une manière admirable, permet avec justice des choses que le démon ne souhaite qu'avec injustice.

## CHAPITRE XVIII

*Que pour éviter les peines continues de cette vie, plusieurs saints ne se sont pas contentés de se détacher des désirs terrestres pour s'élever aux choses du ciel, mais se sont même dépouillés de tous leurs biens et ont renoncé à toutes les choses du monde, pour mettre leur unique espoir dans les biens de l'éternité.*

Mais comme la vie des justes est d'une part combattue de tentations durant qu'elle veille, et de l'autre fatiguée d'illusions durant son sommeil, qu'elle supporte au dehors les peines de la corruption de sa nature et au dedans le trouble fâcheux des pensées illégitimes, que peuvent-ils faire pour éviter les pièges de tant de dangers ? Voyons quel conseil leur donnera en cette rencontre, celui qui a tant souffert de différents maux, et écoutons ces paroles qu'il dit ensuite : *Ah ! mon âme a souhaité être pendue et mes os ont désiré la mort*.

Qu'entendons-nous par l'âme sinon l'intention et l'ardeur de notre esprit, et par les os, sinon la force de notre corps ? Or tout ce qu'on pend en l'air est élevé de bas en haut. Ainsi l'âme souhaite être pendue et élevée en l'air, afin que les os meurent, parce que quand l'intention et les désirs de l'esprit se portent vers les biens du ciel, toute la force de la vie charnelle se trouve abattue et absolument éteinte. Car les saints savent bien qu'ils ne peuvent avoir de solide repos durant cette vie; c'est pourquoi ils souhaitent l'élévation, parce qu'en quittant les désirs terrestres, ils se portent vers les biens du ciel. Or quand leur âme est ainsi heureusement suspendue, elle cause la mort à leurs os, parce que l'amour de la céleste patrie leur inspirant une sainte ardeur pour les bonnes œuvres, ils resserrent toute leur force terrestre et charnelle dans les liens de l'humilité.

Saint Paul avait suspendu son âme d'une manière admirable quand il disait : *Si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi*. Et ailleurs : *J'ai le désir de m'en aller et d'être avec Christ*. Et au même endroit : *Car Christ est ma vie, et la mort m'est un gain et un avantage*. Puis, rappelant dans sa mémoire les actions que produit cette force terrestre et pernicieuse, il compte, pour ainsi dire, ces os mystérieux lorsqu'il dit : *Je suis hébreu né d'Hébreux; quant à la loi, pharisien; quant au zèle, persécuteur de l'Église*. (Phi 3,6) Mais comme par cette spirituelle suspension de l'âme, dont Job parle ici, l'Apôtre a fait mourir ses os, il dit ensuite : *Mais ces choses qui étaient pour moi des gains, je les ai regardées comme une perte, à cause de Christ*. Et pour marquer encore plus fortement la mort de ces mêmes os, il ajoute : *pour qui j'ai renoncé à tout, et je les regarde comme de la boue*. Et enfin, il fait voir la parfaite suspension de son âme après la mort de ses os quand il conclut de la sorte : *Afin de gagner Christ, et d'être trouvé en Lui, non avec ma justice, celle qui vient de la loi, mais avec celle qui s'obtient par la foi en Christ*.

Mais après avoir fait voir quelle était l'élévation spirituelle de saint Paul et sa mort au monde, par son propre témoignage, revenons maintenant au bienheureux Job, qui, étant rempli du même esprit, fuit les convoitises de la vie extérieure en disant : *J'ai perdu tout espoir et désormais je ne vivrai plus*. Il y a des justes qui, en se portant aux choses du ciel, ne laissent pas de conserver encore des désirs pour les choses de la terre. Ils possèdent les biens temporels que Dieu leur a départis pour les nécessités de la vie présente, ils retiennent les honneurs auxquels ils sont élevés dans le monde et, sans souhaiter le bien d'autrui, ils usent légitimement de celui qui leur appartient. Cependant, toutes ces choses qu'ils possèdent leur sont comme des biens étrangers, parce qu'ils n'y sont pas attachés de désir et d'affection.

Il y en a d'autres qui, pour arriver au comble de la perfection chrétienne, abandonnent toutes les choses extérieures de ce monde par l'ardeur qui les embrase pour les intérieures et spirituelles, qui se défont de ce qu'ils possèdent, qui se dépouillent de la gloire et des honneurs de la terre, qui, soupirant sans cesse après les biens spirituels, sont dans une continuelle douleur et affliction d'esprit, sans vouloir rechercher aucune consolation dans les choses temporelles, et qui, commençant à avoir quelque avant-goût des joies intérieures, font mourir en leurs cœurs tous les plaisirs de la terre.

C'est à ces derniers que l'Apôtre adresse des paroles : *Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Christ en Dieu*. Et David leur met en la bouche ces autres-ci : *Mon âme languit et se consume du désir d'entrer dans la Maison du Seigneur*. Car ceux-là languissent, mais ne se consomment pas de désir pour les biens du ciel, qui à la vérité y aspirent, mais qui ne sont pas encore parfaitement dégoûtés des plaisirs terrestres. Mais ceux-là languissent et se consomment tout ensemble du désir d'entrer dans la Maison du Seigneur, qui, en aspirant à l'éternité, font mourir en leur âme l'amour de tout ce qui n'est que temporel. Et c'est ce qui fait encore dire à David dans un autre psaume : *Mon âme se consume dans le désir et dans l'attente de ton Salut*. La Vérité dit aussi aux hommes : *Si quelqu'un veut venir après Moi, qu'il renonce à lui-même*. Et dans le même évangile : *Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il a ne peut être mon disciple*.

Ainsi le saint homme Job, ayant l'esprit entièrement détaché des désirs terrestres, se met au nombre de ces âmes saintes lorsqu'il dit : *J'ai perdu tout espoir et désormais je ne vivrai plus*. Et en effet, à l'égard de l'âme juste, perdre l'espoir n'est autre chose qu'abandonner les biens présents par le choix et le désir de l'éternité, rechercher les biens durables et permanents et ne point mettre son recours et sa confiance dans les choses temporelles. Celui qui agit ainsi peut dire qu'il ne vit plus, puisqu'il meurt tous les jours de la mort vivifiante des souffrances et des mortifications. Car il ne faut pas penser que ce saint homme ait jamais désespéré des richesses de la divine Miséricorde, qu'il ait tourné en arrière dans les voies intérieures de la vertu, qu'abandonnant l'amour de son Créateur, il soit demeuré dans le chemin de la vie sans conducteur et sans plus savoir où il allait, et qu'il ait été comme percé de la cruelle épée du désespoir.

Mais de crainte qu'on ne nous accuse ici de vouloir interpréter trop favorablement sa pensée et l'expliquer selon notre fantaisie, nous rapportons les paroles qu'il dit ensuite, afin qu'elles servent à faire voir le sens de celles qui ont précédé : *Pardonne-moi, Seigneur, car mes jours ne sont rien*. Ces deux paroles, *J'ai perdu tout espoir* et *Pardonne-moi*, ne s'accordent nullement. Car quiconque est dans le désespoir est bien éloigné de demander aucun pardon, et quiconque demande pardon est, sans aucun doute, bien éloigné du désespoir. Il faut donc reconnaître que ce dont il désespère est autre chose que ce dont il demande pardon. Et en effet, en abandonnant par un saint désespoir les biens passagers, il se fortifie dans l'espérance d'obtenir les biens de l'éternité. Ainsi le désespoir le conduit à l'espérance du pardon, parce qu'il se porte avec d'autant plus de confiance aux biens à venir qu'il s'est plus véritablement dépouillé de l'espoir des biens présents.

Et il est à remarquer que pour mieux nous découvrir son cœur, il nous décrit un même sentiment de trois manières différentes. Car après avoir dit d'abord : *Mon âme a souhaité être pendue*, il a comme répété la même pensée en ajoutant : *J'ai perdu tout espoir*, puis, en aspirant aux choses éternelles par le parfait dépouillement des temporelles, il dit ici : *Pardonne-moi*. D'ailleurs après avoir dit ci-devant : *mes os ont désiré la mort*, il ajoute : *désormais je ne vivrai plus*, et enfin il conclut en disant ici : *car mes jours ne sont rien*.

## CHAPITRE XIX

*Quel est le mépris des saints pour toutes les choses de la terre et pour eux-mêmes. Que quelques vertus qu'ils aient reçues de Dieu, ils se reconnaissent incapables de pouvoir soutenir la sévérité de sa Justice. Et que quand la Grâce divine nous a élevés à quelque vertu, elle se retire aussitôt de nous pour un peu de temps, afin de nous faire reconnaître notre faiblesse et nous empêcher de tirer gloire de ses Dons.*

C'est avec beaucoup de raison que Job considère ses jours comme un néant, parce que, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, les saints méprisent avec d'autant plus d'élévation les biens de la terre, qu'ils connaissent plus clairement le prix infini des biens du ciel. C'est pourquoi ils comptent pour rien les plus beaux

jours de cette vie, d'autant qu'ils tiennent les yeux de leur âme, qui est toute pleine de lumière, attachés à la considération de l'éternité. Ainsi, lorsque de cet état sublime ils reviennent à eux-mêmes, ils se considèrent comme une chétive poussière, et, reconnaissant leur infirmité, ils craignent d'être jugés avec rigueur. Et comme ils font réflexion sur cette rigueur inflexible du souverain Juge, ils sont dans une frayeur continuelle qu'Il n'examine ce qu'ils sont dans toute l'étendue de la sévérité de sa Justice.

Et c'est pour cela que Job ajoute : *Qu'est-ce que l'homme, pour que Tu l'honores, et pourquoi arrêtes-Tu sur lui les regards de ton Cœur ?* Dieu a honoré l'homme quand Il l'a enrichi du don de la raison, qu'Il l'a rempli de l'infusion de sa Grâce, et qu'Il l'élève par le mérite et l'excellence des vertus. Et quoique de lui-même il ne soit rien, sa Bonté néanmoins veut bien le rendre capable de Le connaître. Mais Il arrête la vue de son Cœur sur cet homme qu'Il a ainsi comblé de biens, quand, après la communication de ses Dons, Il exerce sur lui son Jugement, qu'Il examine avec exactitude ses mérites, qu'Il pèse toutes les actions de sa vie, et qu'Il le punit avec d'autant plus de rigueur qu'Il l'a prévenu de plus de grâces.

Ainsi ce saint homme, après avoir contemplé l'immensité de la Majesté divine, rabaisse les yeux de sa considération sur sa propre infirmité. Il voit bien que la chair ne peut pas comprendre tout ce que la Vérité lui enseigne par le saint Esprit; il reconnaît que quelque élevée que soit l'âme, elle ne saurait supporter le Jugement que Dieu en fait après un rigoureux examen de toute sa vie, et c'est pour cela qu'il dit : *Qu'est-ce que l'homme, pour que Tu l'honores, et pourquoi arrêtes-Tu sur lui les regards de ton Cœur ?* Comme s'il s'écriait en termes plus clair : L'homme est fait grand par le Don de l'Esprit saint, mais avec tout cela, il est toujours chair, et après l'avoir comblé de tes Grâces, Tu examines si sévèrement ses voies que, si Tu le juges sans indulgence, il sera incapable, quelque juste qu'il puisse être, de soutenir le poids de ton exacte Rigueur, parce qu'encore que les dons que Tu lui as conférés l'ennoblissent et l'élèvent au-dessus de la bassesse de sa nature, il est néanmoins trop impuissant pour subsister devant la sévérité inflexible de l'examen de ta Justice.

C'est pourquoi il ajoute ensuite : *Tu le visites tous les matins, et aussitôt Tu l'éprouves.* Tout le monde sait qu'on appelle *matin* le temps auquel la nuit finit, et où le jour commence à paraître. Or nous sommes dans les ténèbres de la nuit quand nous nous trouvons ensevelis dans l'obscurité du péché, mais la nuit est suivie du jour quand les ombres du péché sont dissipées par la clarté de la lumière. La nuit est suivie du jour quand les rayons de la justice éclairent nos cœurs, qui étaient couverts de l'aveuglement de l'iniquité. L'Apôtre avait vu briller ce point du jour dans l'âme de ses disciples lorsqu'il leur disait : *La nuit est avancée, le jour approche.* Ainsi, le Seigneur nous visite le matin lorsqu'Il chasse les ténèbres de nos erreurs par la lumière de sa connaissance, qu'Il élève notre esprit dans la sublime contemplation de la vérité et qu'Il comble notre âme de toutes sortes de vertus.

Mais il est à remarquer qu'après que Dieu a visité l'homme de si bonne heure, Il l'éprouve incontinent, parce que, comme en S'approchant de notre cœur, Il le perfectionne et le purifie; aussi, en S'éloignant, Il le laisse exposé aux tentations. Et en effet, si après avoir reçu de la Main de Dieu beaucoup de grâces et de vertus, l'on ne souffrait aucune tentation, l'on se glorifierait aisément de ces avantages, comme si on en était l'auteur. Afin donc qu'en recevant ces dons de force et de vertu, nous reconnaissons notre faiblesse et notre misère, aussitôt que la Grâce nous a élevés aux choses sublimes en nous visitant, elle se retire de nous pour nous faire sentir par expérience ce que nous sommes de nous-mêmes.

Cela nous est admirablement bien marqué dans ce que la sainte Écriture rapporte de Salomon, qu'aussitôt qu'il eut reçu de Dieu le don d'une singulière sagesse, il fut importuné par la contestation de deux femmes de mauvaise vie. Car cette histoire mystérieuse nous fait connaître que notre âme n'est pas plus tôt éclairée par la lumière des vertus que la Bonté de Dieu répand sur elle, qu'elle se sent troublée par le dérèglement et la révolte de ses pensées, afin que la joie de posséder ces Dons divins qui lui causait une élévation trop soudaine soit réprimée par ces mouvements de tentation qui lui apprennent le néant de sa misère.

Ainsi, Élie, ayant été visité de la Grâce de son Dieu, ouvrit les cieux par sa parole pour en faire tomber une pluie féconde, et ayant ensuite été éprouvé par sa Justice, il s'en alla, fuyant par les déserts avec tant de timidité et de faiblesse qu'il eut peur d'une simple femme. Saint Paul fut ravi, ainsi qu'il le témoigne lui-même, jusqu'au troisième ciel, et y découvrit des mystères ineffables, et cependant il n'est pas plus tôt revenu à lui qu'il est exposé à une cruelle guerre que sa chair lui livre, et il ressent avec douleur dans son corps une loi contraire et rebelle à la loi spirituelle que la Grâce y avait formée.

Dieu visite donc l'homme le matin, mais Il l'éprouve aussitôt, parce que, après l'avoir élevé par l'excellence de ses Dons, Il lui fait connaître, en les retirant de lui pour un peu de temps, le néant de l'homme. Et nous serons toujours sujets à ces faiblesses et à ces misères, jusqu'à ce qu'étant purifiés de toutes les taches du péché nous soyons entièrement renouvelés par l'incorruption qui nous est promise.

## CHAPITRE XX

*Que nous n'avons, durant cette vie, que comme un léger avant-goût des délices ineffables, dont nous serions pleinement rassasiés dans le ciel. Et qu'étant tombés dans le péché par nous-mêmes, nous sommes impuissants de nous relever, si la Grâce de Dieu ne nous en retire.*

*Pourquoi diffères-Tu de me pardonner et quand me laisseras-Tu le temps d'avaler ma salive ?* La salive descend du cerveau dans la bouche et tombe ensuite dans l'estomac. Or Dieu, de qui nous tenons l'être, est notre tête, selon ces paroles de saint Paul : *Jésus Christ est le Chef de tout homme, et Dieu est le Chef de Jésus Christ.* (I Cor 11,3) Et l'estomac figure notre âme, qui, recevant l'intelligence spirituelle comme l'aliment duquel elle se nourrit, meut et gouverne ensuite tous les membres de nos actions. Et en effet, si l'âme n'était signifiée par le mot de ventre ou d'estomac, Salomon n'aurait pas dit : *Le souffle de l'homme est une lampe du Seigneur; Il pénètre jusqu'au fond des entrailles.* Parce que, quand Dieu nous éclaire par les regards de sa Grâce, Il nous découvre en même temps ce qu'il y a de plus caché au fond de notre âme. Que nous marque donc la salive sinon le goût de la contemplation des choses invisibles ? Et elle descend d'abord de la tête dans la bouche, parce que pendant que nous sommes encore en cette vie, nous n'avons qu'à peine un léger avant-goût de la Gloire de notre Chef divin.

Aussi est-ce pour cela que le Sauveur, ayant voulu autrefois mêler de sa Salive avec la terre, s'en servit pour rendre la vue à un aveugle. Et c'est ce que sa souveraine Sagesse fait encore tous les jours lorsqu'elle pénètre nos pensées charnelles des lumières de sa divine contemplation, afin d'éclairer notre intelligence, que le péché originel avait aveuglé. Car depuis que l'homme a été banni des joies du paradis, il est aveugle et comme sans yeux, en venant au monde.

Le saint homme Job remarque ici que sa mystérieuse salive vient bien du cerveau jusqu'à la bouche, mais qu'elle ne passe pas jusqu'à l'estomac; c'est-à-dire qu'encore qu'on ait quelque goût et quelque sentiment de Dieu, notre cœur n'en est pas pleinement rempli, parce que notre esprit ne saurait clairement découvrir les choses divines, tant que ses yeux, étant couverts du voile de la corruption de sa nature, ne les entrevoit que comme en passant.

Je veux bien qu'une âme juste se soit déjà assujetti ses désirs terrestres, qu'elle se soit élevée au-delà de tout ce qui passe, qu'elle se tienne comme suspendue au-dessus de tous les plaisirs et qu'elle découvre déjà quelque chose de l'excellence des biens invisibles; je veux bien qu'elle soit quelquefois comblée d'une douceur ineffable dans la contemplation des beautés divines, qu'elle entrevoie, comme au travers d'un brouillard épais, quelque rayon des choses intérieures, qu'elle s'efforce par les élans de ses désirs de participer à la sublime occupation des anges auprès de leur Créateur, qu'elle reçoive quelque avant-goût de cette lumière infini qui nourrit les esprits célestes, et qu'étant ainsi comme ravie hors d'elle-même, elle dédaigne de rentrer dans sa bassesse et dans sa misère. Mais comme elle porte un corps qui l'appesantit, elle ne saurait arrêter fixement sa vue sur cette lumière, qui ne lui paraît que comme un éclair. Car l'infirmité de la chair retient l'âme qui veut s'élever au-dessus d'elle, et la rappelle, malgré sa douleur et ses soupirs, à la considération des choses basses et des nécessités de la vie.

C'est une salive qui vient du cerveau à la bouche, mais qui ne peut passer jusqu'à l'estomac. La bouche de notre esprit est charmée du goût délicieux de la contemplation, mais l'estomac de notre âme n'est point pleinement rassasié de cette divine nourriture. Car la bouche n'est que pour le goût, et l'on n'est rassasié que quand les viandes sont dans l'estomac. Nous ne pouvons donc avaler notre salive, d'autant qu'il ne nous est pas permis durant cette vie de nous rassasier pleinement des biens du ciel, dont nous n'avons ici-bas qu'un avant-goût très léger.

Mais parce que pour peu que nous ayons de lumière des choses divines, c'est un effet de la Miséricorde de notre Sauveur, et que l'imperfection de nos connaissances est une peine de notre ancien péché, Job dit fort bien ici : *Pourquoi diffères-Tu de me pardonner et quand me laisseras-Tu le temps d'avaler ma salive ?* Comme s'il disait clairement : Tu pardonneras parfaitement à l'homme quand Tu l'admettras à la pleine contemplation de tes divines Beautés, et qu'il pourra regarder fixement de ses yeux intérieurs ta Lumière infinie, sans que la corruption de sa chair l'en empêche et le rappelle à la considération de choses extérieures. Tu me permettras d'avaler ma salive quand Tu combleras mon âme d'une telle abondance de tes Clartés qu'elle ne soit plus réduite à l'indigence et à la faim qu'elle souffre lorsqu'elle n'en a que le simple goût, et qu'étant pleinement rassasié de Toi-même au fond de mon âme, je n'aille plus jamais rechercher ailleurs d'autre nourriture.

Mais il faut que celui qui veut obtenir le bien qu'il désire confesse auparavant avec sincérité le mal qu'il a fait. C'est pourquoi Job ajoute ensuite : *J'ai péché, mais que puis-je faire, ô Protecteur de l'homme ?* Il confesse le mal qu'il a fait, mais il ne trouve en lui aucun bien qu'il puisse offrir à Dieu pour le réparer, parce que tout le bien que l'homme peut faire est impuissant d'expié ses fautes, si la Miséricorde et l'Indulgence divines ne l'accompagnent et ne le fortifient, et sa Justice sans doute l'accablera, si elle le juge dans toute

l'étendue de sa sévérité et de sa rigueur. Ce qui fait dire à David : *Ta Miséricorde est meilleure que la vie. C'est-à-dire que quelque innocente que paraisse notre vie, elle est incapable de pouvoir nous sauver de la Sévérité de notre Juge, si sa Clémence ne nous remet libéralement tout ce que nous Lui devons.*

L'on peut aussi entendre par ces paroles : *Que puis-je faire ?* que tout le bien qui nous est commandé et que nous pouvons pratiquer ne sert qu'à nous seuls, et non pas à Dieu qui nous le commande. Ce qui fait dire à David : *Seigneur, Tu n'as pas besoin de mes biens.*

Job appelant ici Dieu le *Protecteur de l'homme* exprime aussi fort bien l'état de désolation et d'abandonnement où l'homme est réduit, puisque, si les soins de sa Providence ne veillent pour nous protéger, les yeux de notre âme demeurent fermés lorsqu'ils paraissent être le plus ouverts, pour découvrir les embûches secrètes de notre ennemi, selon ces autres paroles de David : *Si le Seigneur ne garde la ville, celui qui la garde veille en vain.* Car nous sommes tombés de nous-mêmes, mais de nous-mêmes nous sommes impuissants de nous relever. Notre volonté nous a une fois abattus par sa faute, mais la peine de ce premier péché nous abat tous les jours de plus en plus. Nous tâchons bien par nos efforts de nous rétablir dans cette justice que nous avons misérablement perdue, mais nous nous trouvons tout appesantis, et comme accablés sous le poids des peines que nos péchés nous ont attirés.

## CHAPITRE XXI

*Quelle est la misère à laquelle l'homme a été assujéti et dans le corps et dans l'âme, après être sorti de l'heureux assujétissement à son Créateur. Et que cette misère était nécessaire pour châtier son orgueil.*

*Pourquoi m'as-Tu rendu contraire à Toi ? Pourquoi suis-je devenu à charge à moi-même ?* Dieu a rendu l'homme contraire à Lui, quand l'homme, en péchant, a quitté Dieu, et que, s'étant laissé surprendre par les persuasions trompeuses de l'ancien serpent, il est comme devenu l'ennemi de Celui dont il a méprisé les Commandements. Dès lors, le Créateur a considéré l'homme comme étant opposé à Lui, et Il l'a réputé son ennemi à cause de sa désobéissance et de son orgueil. Mais cette opposition de l'homme à Dieu par son péché lui est devenu comme un poids insupportable, en le faisant sortir de cette bienheureuse servitude qui le rendait libre, pour le jeter dans une misérable liberté qui le rend esclave du péché et de la corruption. Car l'homme, abandonnant cette humilité salutaire, dans laquelle il était en assurance contre le péché, a été réduit par son orgueil sous le joug de l'infirmité et de la misère, et son cœur, en voulant s'élever, s'y est trouvé honteusement assujéti, étant bien juste que celui qui n'avait pas voulu se soumettre aux Ordres de Dieu, fût soumis à toutes les fâcheuses nécessités de la vie mortelle.

Cela se connaîtra beaucoup mieux, si nous rapportons premièrement les nécessités de la chair, et ensuite celles de l'âme. Mais pour ne point parler des douleurs que souffre le corps, de la chaleur des fièvres qui le brûlent cruellement et d'une infinité d'autres maux qui le tourmentent sans cesse, il suffit de dire en un mot que sa santé même est une grande maladie. Et en effet, tantôt le repos l'amollit, tantôt le travail l'épuise; quand la faim le presse, il est obligé de prendre de la nourriture pour se maintenir; quand il est trop plein, il faut qu'il se soulage par l'abstinence pour recouvrer sa vigueur. Il s'entretient par le travail, pour ne pas languir dans le repos, puis il répare ses forces par le repos pour ne pas succomber à un travail excessif. S'il est fatigué par les veilles, il se rétablit par le sommeil; s'il est trop abattu par le sommeil, il s'exerce par les veilles de crainte qu'un trop long repos ne le lasse davantage. Il se couvre d'habits, pour ne pas être pénétré du froid, et s'il se trouve trop échauffé, il va chercher la fraîcheur du vent.

Ainsi comme les soulagements que l'homme cherche dans une incommodité lui en causent une autre, le remède de ces maux lui devient un nouveau mal, qui l'entretient dans une langueur et une misère continuelles, de sorte que quand nous serions exempts de fièvres et de douleurs, notre santé nous tient lieu d'une maladie qui a sans cesse besoin de remèdes. Et en effet, tous ces soulagements, que nous allons rechercher contre les incommodités de cette vie, ne sont-ils pas comme des remèdes contre les maux qui l'affligent ? Mais ce qu'il y a de plus déplorable est que le remède même se change en un nouveau mal, puisque, quelque excellent qu'il puisse être, si nous en usons un peu trop longtemps, nous nous trouvons de nouveau incommodés de ce que nous avons recherché pour ne plus l'être.

C'est ainsi qu'il fallait punir la présomption de notre cœur; c'est ainsi qu'il fallait réprimer son insolence. Et il était nécessaire, pour le châtier de s'être une fois élevé avec tant d'orgueil contre son Dieu, qu'il portât une masse de terre et de boue qui penche sans cesse vers la défaillance.

D'ailleurs, notre âme porte aussi ses peines. Car depuis qu'elle a été bannie des joies solides et spirituelles, elle est tantôt trompée d'un vain espoir, tantôt agitée de crainte, tantôt abattue de tristesse, tantôt emportée d'une fausse joie. Elle s'attache d'un amour opiniâtre aux biens passagers, elle s'afflige avec excès quand elle les perd, et elle se transforme à tout moment selon l'inconstance de leurs changements.

Aussi cet assujettissement aux choses muables la rend changeante et incertaine en elle-même. Car, après avoir cherché avec ardeur ce qu'elle n'a pas, elle le reçoit avec chagrin et inquiétude. Aussitôt qu'elle en jouit, elle commence à s'en ennuyer. Souvent, elle vient à aimer ce qu'elle avait méprisé, et méprise ce qu'elle avait le plus passionnément aimé.

Elle n'apprend et ne conçoit qu'avec grande peine les choses de l'éternité, mais elle les oublie très facilement, si elle cesse de peiner pour les retenir. Elle met longtemps à acquérir quelque légère connaissance des choses célestes, mais retombant bientôt dans la bassesse de ses amusements ordinaires, elle ne se maintient même pas dans cette légère connaissance qu'elle avait acquise. Quand elle veut s'instruire, elle a une peine extrême à vaincre son ignorance, et dès le moment qu'elle s'est instruite, elle en a encore davantage à combattre la vaine gloire que la science lui cause.

Ce n'est qu'avec beaucoup de travail qu'elle dompte les révoltes de sa chair, mais quoiqu'elle en ait réprimé au dehors les actions, elle est obligée d'en souffrir encore au dedans les vaines illusions et les fâcheuses images. Elle s'efforce quelquefois de s'élever à la connaissance de son Créateur, mais les yeux de son âme, étant éblouis par l'éclat de cette splendeur infinie, sont bientôt couverts des objets terrestres qui leur sont si familiers.

Elle voudrait bien savoir comment, étant incorporelle, elle doit gouverner son corps, mais elle ne peut. Elle s'interroge elle-même sur des choses auxquelles elle est incapable de répondre, et dans son ignorance il lui est impossible de s'éclaircir sur les doutes qu'elle avait formés. Elle se voit tout ensemble et vaste et bornée, de sorte qu'elle ne sait plus ce qu'elle est véritablement, puisque si elle n'était grande, elle serait incapable de se proposer des questions si difficiles et si relevées, et si elle n'était petite, elle serait au moins capable de résoudre les difficultés qu'elle se fait.

C'est donc avec grande raison que Job dit ici : *Tu m'as rendu contraire à Toi et je suis devenu à charge à moi-même.* Car l'homme, après avoir été chassé du bonheur du paradis, souffrant de fâcheuses incommodités de la part de sa chair et d'importunes questions de la part de son esprit, est devenu comme un poids insupportable à lui-même. Il est tout abattu de langueur, il est tout accablé d'infirmité, de sorte que celui qui, ayant abandonné Dieu, s'était imaginé trouver en lui-même un vrai repos, n'y a rencontré qu'un abîme de confusion, et s'est ainsi vu réduit, après s'être trop cherché, à la nécessité de faire de nouveaux efforts pour se fuir. Mais, ayant attiré la Colère de Dieu sur lui par son péché, il n'y a aucun lieu où il puisse aller pour se fuir et s'éloigner de lui-même. Le Sage ressentait bien la pesanteur de ce fardeau de l'infirmité humaine, lorsqu'il disait : *Les enfants d'Adam sont chargés d'un joug très pesant, depuis le jour où ils sont sortis du ventre de leur mère jusqu'au jour où ils seront mis en la terre, qui est leur mère commune.*

## CHAPITRE XXII

*Que les saints, se voyant environnés de tant de misères, n'en attendent la parfaite délivrance que dans la résurrection future. Qu'ils sont néanmoins frappés d'une extrême crainte pour la rigueur du jugement, quoique l'humble aveu de leur impuissance à le soutenir leur fasse tout espérer de la divine Miséricorde.*

Le bienheureux Job, considérant ici avec gémissement cette conduite que Dieu a tenue dans la punition des hommes, ne se plaint pas de sa Justice, mais implore sa Miséricorde, afin que l'humilité de sa demande lui fasse obtenir de sa Bonté une favorable révocation de cette loi de rigueur. Comme s'il disait à son Créateur : Pourquoi méprises-Tu l'homme comme s'il était ton ennemi, puisque je sais bien que Tu ne veux point voir périr celui que tu parais ainsi mépriser ?

C'est pourquoi il continue par la suite à Lui confesser avec humilité sa misère, et à Lui confesser avec liberté ces demandes : *Que ne pardonnes-Tu mon péché, et que n'oublies-Tu mon iniquité ?* Ces paroles nous marquent deux choses, à savoir le désir de la Venue du Rédempteur, que Job attendait, et dont parle saint Jean quand il dit : *Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde,* ou bien la vue de la résurrection dernière, dans laquelle le péché de l'homme est entièrement effacé par la gloire de l'incorruption, dont notre mortalité sera revêtue. Car tant que nous sommes dans ce corps de mort, nous ne pouvons être complètement affranchis de la servitude du péché. Lors donc que cette âme juste désire avec tant d'ardeur d'être délivrée de toutes ses iniquités, elle soupire, ou après la Grâce de son Sauveur, ou après la stabilité de la Résurrection dernière.

C'est pourquoi, considérant la peine du péché originel et la condamnation qu'ont depuis méritée ses propres péchés, il ajoute ensuite : *Car je vais me coucher dans la poussière; Tu me chercheras au matin, et je ne serai plus.* Dieu dit autrefois au premier homme après son péché : *Tu es poussière et tu retourneras en poussière.* Et le mot de *matin* signifie cette grande manifestation des secrets des cœurs, que le souverain Juge fera au jour de son Jugement, après les avoir laissés jusqu'alors comme ensevelis dans l'obscurité d'une nuit épaisse. Et c'est de ce matin que parle David, lorsqu'il dit dans un psaume : *Au matin je me présenterai devant Toi, et je*



*contemplerai.* Or Dieu cherche un homme lorsqu'Il porte sa Lumière jusque dans les plus secrets replis de son cœur, et qu'Il le juge dans toute la sévérité de sa Justice.

Ainsi Job, considérant l'état misérable où l'homme est réduit, déplore les peines qu'il souffre durant cette vie, et se trouble à la vue de celles qu'il appréhende dans la vie future. Et c'est ce qui lui fait dire : *Car je vais me coucher dans la poussière; Tu me chercheras au matin, et je ne serai plus.* Comme s'il gémissait en disant plus clairement : Je souffre dès à présent la mort de la chair, et cependant j'appréhende encore à l'avenir la rigueur de cet arrêt irrévocable que Tu rendras dans ton dernier Jugement, qui m'est plus pénible et plus redoutable que la mort même. J'endure ici la mort en punition de mes péchés, mais je crains de les voir revivre même après la mort, à ce jour effroyable du jugement. Il dit donc en vue de la mort extérieure : *Car je vais me coucher dans la poussière,* et la crainte de la seconde mort, beaucoup plus terrible, lui fait ajouter : *Tu me chercheras au matin, et je ne serai plus.* Car quelque purs et quelque innocents que soient les élus, ils ne peuvent d'eux-mêmes paraître justes si Dieu les juge dans toute l'étendue de sa Rigueur. Mais cette insuffisance et cette imperfection qu'ils reconnaissent avec une profonde humilité est ce qui les console le plus, et qui leur fait tout espérer de la Miséricorde de leur souverain Libérateur. Ainsi leur humilité les met à l'abri de l'épée tranchante de la Justice sévère d'un Dieu irrité, et plus la crainte qu'ils ont de leur Juge les tient dans l'effroi, plus ils travaillent à se mettre en état de comparaître devant sa Majesté infinie.

## CHAPITRE HUITIÈME DU LIVRE DE JOB

1. *Alors Bildad de Schuach prit la parole et dit : 2. Jusqu'à quand veux-tu discourir de la sorte, et les paroles de ta bouche seront-elles un vent impétueux ? 3. Dieu renverserait-Il le droit ? Le Tout-Puissant renverserait-Il la justice ? 4. Si tes fils ont péché contre Lui, Il les a livrés à leur péché. 5. Mais toi, si tu as recours à Dieu, si tu implores le Tout-Puissant, 6. si tu es juste et droit, certainement alors Il veillera sur toi, et rendra la paix à ta maison de justice. 7. Ton ancienne prospérité semblera peu de chose, celle qui t'est réservée sera bien plus grande. 8. Interroge ceux des générations passées, sois attentif à l'expérience de leurs pères. 9. Car nous sommes d'hier, et nous ne savons rien; nos jours sur la terre ne sont qu'une ombre. 10. Ils t'instruiront, ils te parleront, ils exprimeront les sentiments de leurs cœurs. 11. Le jonc peut-il demeurer dans sa verdure sans humidité, ou le roseau croître en des lieux sans eau ? 12. Quand il est encore en fleur et qu'on n'oserait le prendre avec la main, il sèche plus vite que toutes les autres herbes. 13. Ainsi arrive-t-il à tous ceux qui oublient Dieu, et l'espérance de l'hypocrite périra. 14. Sa folie ne lui plaira pas, et sa confiance sera comme une toile d'araignée. 15. Il s'appuie sur sa maison, et elle ne subsistera point; il l'étayera et elle ne pourra demeurer debout. 16. Le jonc paraît frais et humide avant que le soleil ne se lève, et en naissant, il portera sa graine. 17. Il poussera d'épaisses racines parmi les pierres, il pénètre jusque dans les murailles. 18. L'arrache-t-on du lieu qu'il occupe, ce lieu le renie : Je ne t'ai point connu ! 19. Telles sont les délices que ses voies lui procurent. Puis sur le même sol d'autres s'élèvent après lui. 20. Non, Dieu ne rejette point l'homme simple, et Il ne tendra point la Main aux méchants. 21. Jusqu'à ce qu'Il ait mis le ris dans ta bouche, et sur tes lèvres des chants d'allégresse. 22. Tes ennemis seront couverts de confusion; la tente des méchants disparaîtra.*

## CHAPITRE XXIII

*De quatre différents caractères d'esprits touchant le parler. Que les meilleurs discours des bons sont insupportables aux méchants et que les méchants ne louent la justice de la Conduite de Dieu que quand Il les favorise d'une prospérité temporelle et la blâment quand Il les afflige.*

*Alors Bildad de Schuach prit la parole et dit : Jusqu'à quand veux-tu discourir de la sorte, et les paroles de ta bouche seront-elles un vent impétueux ?* Les paroles des justes sont dures et insupportables aux méchants, et ils ne peuvent souffrir ce que l'on dit pour leur édification. C'est le sentiment que témoigne Bildad de Schuach, l'un des trois amis de Job, quand il lui dit : *Jusqu'à quand veux-tu discourir de la sorte ?* Car en demandant *jusqu'à quand,* il fait assez voir qu'il ne pouvait souffrir les discours édifiants du bienheureux Job. C'est pourquoi il ajoute : *et les paroles de ta bouche seront-elles un vent impétueux ?* Reprendre quelqu'un de trop parler, c'est l'accuser de peu de sens et de peu de solidité dans ses paroles.

L'on peut réduire toutes les manières de parler à quatre espèces différentes. Il y en a qui abondent tout ensemble et en pensées et en paroles, et il y en a qui manquent de l'un et de l'autre. Il y en a qui ont une grande facilité de parler, mais qui ont peu de sens et de pensées. Et il y en a d'autres, qui, ayant beaucoup d'esprit et de feu, n'ont point la facilité de s'exprimer.



Nous en trouvons un exemple dans les choses insensibles. Car il y a des sources très abondantes qui, trouvant de larges ouvertures pour sortir, font de grands ruisseaux. Il y a de faibles sources qui, ne trouvant que des conduits très étroits pour sortir de terre, ne donnent avec beaucoup de peine que très peu d'eau. Il y en a d'autres qui, étant aussi très faibles, trouvent de larges passages par où l'eau coule facilement, mais en très petite quantité. Et enfin, il y a des sources qui, étant très abondantes, sont si resserrées dans les conduits de la terre qu'elles paraissent très petites quand elles en sortent. C'est ainsi qu'il y a des hommes qui, ayant un grand fond d'esprit, parlent aussi très facilement. D'autres n'ont ni sens pour bien penser, ni facilité pour bien s'exprimer. D'autres ont le don de parler agréablement, mais leur esprit est si stérile qu'il ne produit rien. Et d'autres qui, ayant l'esprit très fertile, ont une langue incapable de faire valoir ce grand talent.

De ces quatre différentes qualités d'esprit, il n'y a que la troisième qui soit à reprendre, en ce qu'elle veut usurper par la parole ce que la lumière ne lui donne point. Car la première, qui possède tout, est très estimable. La seconde, qui manque de tout, est fort à plaindre, et la quatrième, qui ne peut exprimer ce qu'elle pense, mérite qu'on l'aide. Mais cette troisième est tout ensemble digne de mépris et de répréhension, puisqu'elle veut s'élever par ses paroles, toute pesante et grossière qu'elle est, par son peu de capacité et de lumière, semblable à ces corps enflés et bouffis, qui paraissent gros et n'ont que du vide.

C'est le défaut que Bildad impute au bienheureux Job quand il lui dit : *Les paroles de ta bouche seront-elles un vent impétueux ?* Car en le blâmant d'être diffus en paroles, il le taxe secrètement d'être resserré et pauvre en esprit. Comme s'il disait : Tu es enflé par l'abondance de tes discours, mais tu es très vide de sens et d'intelligence.

Quand les méchants reprennent le bien, de crainte qu'on ne les accuse de ne savoir le connaître, ils disent des vérités très communes et qui ne sont ignorées de personne, comme si elles étaient rares et très peu connues. C'est pourquoi Bildad ajoute ici : *Dieu renverserait-Il le droit ? Le Tout-Puissant renverserait-Il la justice ?* Le bienheureux Job n'avait point dénié cette vérité dans ses paroles, et ne l'ignorait nullement, quoiqu'il n'en eût parlé. Mais les arrogants disent ainsi des choses connues, par esprit d'ostentation et de vanité, afin qu'on les estime savants. Ils ne veulent point garder le silence avec modestie, de crainte qu'on ne l'attribuât à l'ignorance.

Il faut aussi remarquer qu'ils ne louent l'équité de la Justice divine que quand ils sont dans la prospérité et dans la joie, et qu'ils voient les autres accablés des Fléaux de Dieu; quand ils sont favorisés de la fortune, et que les autres en sont maltraités. Car comme en vivant mal ils ne laissent pas de s'estimer justes, ils s'imaginent que tous ces avantages temporels sont bien dus à leurs vertus et à leur mérite, et ils jugent favorablement de l'équité de la Justice divine en ce qu'elle ne les afflige d'aucune façon dans l'état d'innocence où ils se figurent qu'ils sont. Mais s'il arrive que Dieu leur envoie le moindre châtement pour les corriger, aussitôt ils blâment la conduite de sa Providence, à laquelle un moment auparavant ils donnaient de si grands éloges durant leur prospérité, et ils ne peuvent reconnaître que le Jugement de Dieu soit équitable, lorsqu'il s'oppose à leurs inclinations et à leurs désirs. De sorte qu'en disputant de la Justice de Dieu, ils s'emportent en des paroles de

murmures, et étant repris de leurs fautes, ils en commettent encore de plus criminelles. C'est pour cela que David dit fort bien dans un psaume : *Il Te confessait quand Tu lui as accordé la prospérité.*

Et en effet, la confession que la seule prospérité tire de la bouche est bien méprisable, et celle-là seule mérite qu'on la considère, en qui la violence de la douleur ne peut étouffer le témoignage de la vérité, et que l'adversité même, qui est la vraie épreuve du cœur, ne peut retenir. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que Bildad loue la Justice de Dieu, puisqu'il n'en avait reçu aucun châtement.

#### CHAPITRE XXIV

*Que les hérétiques, voyant l'Église affligée, s'en élèvent contre elle avec plus d'orgueil, et attribuent la prospérité dont ils jouissent à leur vertu; que, comme tous les méchants, ils estiment que la prospérité est la plus grande récompense de la vertu. Qu'ils louent quelquefois les anciens pères de l'Église, afin de corrompre leur doctrine, et qu'ils blâment souvent les bons des vices dont ils sont eux-mêmes coupables.*

Mais parce que nous avons dit ci-devant que les amis de Job étaient la figure des hérétiques, il faut marquer ici en peu de mots comment les paroles de Bildad conviennent à leur manière d'agir. Quand ils voient l'Église dans quelque adversité temporelle, ils s'emportent avec plus d'audace dans la prédication de l'erreur. Ils relèvent l'équité de la Justice divine, ils attribuent au mérite de leur vertu la prospérité dont ils jouissent, et ils soutiennent que l'Église a bien mérité les châtements qu'elle endure. Ainsi, cherchant par leurs paroles dissimulées à se faire jour dans le cœur des justes qui sont comblés de douleur, ils se servent de la mort de ceux qui ne sont plus, pour corrompre et pervertir ceux qui restent, en s'efforçant de leur faire croire que cette mort n'est qu'une juste punition de la corruption de leur foi.

C'est pourquoi Bildad de Schuach, après avoir relevé l'équité de la divine Justice, dit : *Si tes fils ont péché contre Lui, Il les a livrés à leur péché. Mais toi, si tu as recours à Dieu, si tu implores le Tout-Puissant, si tu vis dans la pureté et dans l'innocence, certainement alors Il se réveillera en ta faveur, et rendra le bonheur à ta maison de justice.* Comme si les prédicateurs de l'erreur disaient aux catholiques affligés : Ayez soin de votre vie et reconnaissez, par le châtement de ceux d'entre vous que la mort a enlevés, l'erreur de votre croyance. Puisqu'il est visible que si votre foi n'était pas désagréable au souverain Créateur, sa Colère ne ferait pas mourir tant de peuple parmi vous, d'une manière si extraordinaire. *Si tes fils ont péché contre Lui,* dit-il, *Il les a livrés à leur péché.* Comme s'il disait : Ceux qui n'ont pas voulu suivre la pureté de notre vie et de notre foi ont été abandonnés à la mort, en punition de leur infidélité et de leurs crimes.

*Mais toi, si tu as recours à Dieu, si tu implores le Tout-Puissant.* Comme les hérétiques se prévalent d'être éclairés de la lumière de la Vérité, ils rappellent l'Église sainte de la nuit de l'erreur, dans laquelle ils supposent qu'elle demeure ensevelie, au matin de la vérité, afin qu'elle se lève par une vraie connaissance de Dieu, et qu'elle efface ses fautes passées par les prières et la pénitence. *Si tu vis dans la pureté et dans l'innocence,* c'est-à-dire dans la pureté par la pensée et dans l'innocence par les mœurs, *certainement alors Il se réveillera en ta faveur.* Comme si Celui qui ne vous fait pas ressentir le pouvoir de sa Protection dans votre malheur dormait quand ceux qui sont dans l'erreur ont besoin de son Assistance. *Et rendra la paix à ta maison de justice.* C'est-à-dire, Il éloignera de toi toutes les disgrâces de la vie présente et te communiquera la paix et la sûreté.

Car comme les méchants estiment que les joies temporelles sont la plus grande récompense que puisse recevoir la vertu, ils promettent aux autres comme un grand bien ce qu'ils souhaitent pour eux-mêmes avec passion. C'est pourquoi il arrive d'ordinaire qu'ils animent l'esprit de leurs auditeurs par l'espérance, ou de recouvrer ce qu'ils ont perdu, ou d'obtenir de plus grands biens de la fortune. Et c'est ce que Bildad marque plus expressément par ces autres paroles : *Ton ancienne prospérité semblera peu de chose, celle qui t'est réservée sera bien plus grande.* S'il entend par la maison de justice le conseil de l'âme, ces paroles marquent que les hérétiques font espérer aux catholiques affligés que leur entendement sera exempt des erreurs qu'on leur avait enseignées, parce que s'ils les attirent à leur parti, ils ne les troublent plus par leurs disputes. Car ceux qui ont été assez malheureux pour se laisser aller à l'erreur jouissent d'ordinaire d'une tranquillité et d'une paix temporelles d'autant plus grandes qu'ils sont plus éloignés de la paix véritable et éternelle. Ils promettent aussi à leurs disciples les richesses de l'intelligence par ces paroles : *Ton ancienne prospérité semblera peu de chose, celle qui t'est réservée sera bien plus grande.*

Mais parce que l'on a du mal à ajouter foi à leurs paroles et que leur vie est souvent digne de mépris, ils rapportent les paroles des anciens pères et tâchent de détourner en faveur de leurs erreurs les vérités qu'ils enseignent, en disant : *Interroge ceux des générations passées, sois attentif à l'expérience de leurs pères.* Les hérétiques demandent non pas qu'on lise, mais que l'on recherche et qu'on examine ce qu'ont dit les anciens pères, parce qu'ils ne veulent pas y voir ce qui est visible aux yeux de tous. Quelquefois aussi ils annoncent des

vérités de morale, ils font voir comment, par les choses passées, on peut s'instruire pour l'avenir, et ils donnent à connaître par tout ce qui a déjà passé devant nos yeux et qui n'est plus, le néant et la vérité de tout ce qui est visible. C'est pourquoi il est dit ensuite : *Car nous sommes d'hier, et nous ne savons rien; nos jours sur la terre ne sont qu'une ombre*. Les hérétiques veulent qu'on interroge ceux qui ont vécu avant nous, afin de montrer que le temps de cette vie change et passe comme l'ombre, parce que si nous rappelons dans notre mémoire les choses qui étaient et qui sont passées, on reconnaît clairement que celles qui nous sont présentes passeront de même.

Souvent les hérétiques louent avec nous les même pères que nous honorons, mais corrompant le sens de leurs paroles, ils s'en servent comme d'armes pour nous combattre. C'est pourquoi Bildad ajoute : *Ils t'instruiront, ils te parleront, ils exprimeront les sentiments de leurs cœurs*. Il faut remarquer qu'il avait dit ci-devant : *Tes paroles sortent de ta bouche avec abondance*, et maintenant, rappelant la mémoire des pères, il dit qu'*ils exprimeront les sentiments de leurs cœurs par leurs paroles*. Comme si les hérétiques, ayant en horreur la vie de la sainte Église, disaient : Tu n'as rien de spirituel dans ton cœur, mais seulement dans tes paroles, ainsi, il ne faut, pour te condamner, qu'entendre ceux qui, parlant avec une vraie sincérité de cœur, ont aussi enseigné la vérité par leur bonne vie.

Il arrive encore assez souvent que les méchants, ignorant le dérèglement et l'iniquité de leur âme, déchirent avec hardiesse la vertu et l'innocence des autres. Et comme ils se donnent l'autorité de faire des reproches aux bons, ou ils disent des vérités qu'ils ont apprises des autres, ou bien ils leur imputent faussement des fautes, dont ils sont eux-mêmes coupables. Mais ils n'ont nul soin d'observer le bien qu'ils annoncent, la vérité qui sort de leur bouche blesse leur vie, et, parlant de la parfaite justice qu'ils ne connaissent nullement, leurs propres paroles les jugent eux-mêmes, et les actions qu'ils attribuent aux autres les condamnent.

Ainsi Bildad, disant ci-après des choses admirables contre les hypocrites, se perce lui-même, pour ainsi dire, de la propre épée de ses paroles, puisque, si sa justice n'était feinte et dissimulée, il n'aurait jamais la présomption d'enseigner un saint avec tant d'hardiesse. Il est vrai que ce qu'il dit est très fort et très solide, mais il devait l'adresser à des insensés et non à un homme sage; il devait le dire à des pécheurs et non pas à un homme juste, celui-là étant sans doute imprudent qui répand de l'eau dans une rivière, pendant que ses jardins sont stériles par leurs sécheresse.

Mais, laissant à part quel est celui auquel ces discours s'adressent, examinons soigneusement ce qu'ils contiennent, afin que les vérités qui y sont renfermées puissent nous instruire, quoiqu'elles soient contraires à celui même qui les a dites.

## CHAPITRE XXV

*Que la vertu des hypocrites, n'étant que superficielle et ne partant pas d'une intention pure et sincère, ne peut subsister longtemps, alors que celle des justes ne s'éteint jamais. Et que les hypocrites ne peuvent souffrir qu'on les reprenne.*

*Le jonc peut-il demeurer dans sa verdure sans humidité, ou le roseau croître en des lieux sans eau ?* Bildad fait ensuite l'application de cette comparaison, en ajoutant : *Quand il est encore en fleur et qu'on n'oserait le prendre avec la main, il sèche plus vite que toutes les autres herbes. Ainsi arrive-t-il à tous ceux qui oublient Dieu, et l'espérance de l'hypocrite périra*. Le jonc et le roseau figurent la vie de l'hypocrite, qui paraît avoir quelque verdure aux yeux des hommes, mais qui ne porte aucun fruit, et n'est de nulle utilité, et qui, étant toute desséchée par la stérilité de ses œuvres, n'a que la verdure apparente de la sainteté. Or, le jonc et le roseau vivent dans l'eau; parce que la vie des hypocrites reçoit bien l'infusion de la céleste rosée pour produire de bonnes œuvres, mais comme ils ne font aucun bien que pour en retirer de vaines louanges, cette humidité céleste leur est inutile.

Quelquefois ils font des actions admirables : ils chassent les démons des corps, et par l'esprit de prophétie ils connaissent les choses futures; cependant leur intention est très éloignée de celle de Dieu, qui est l'unique Auteur de toutes ces Grâces, puisqu'ils ne recherchent point sa Gloire dans ses Dons, mais leurs propres avantages. Et comme ils tirent vanité de ses Bienfaits et des louanges qui Lui en sont dues, il est vrai de dire qu'ils combattent Dieu de ses propres Armes. Car ce qui devrait les rendre plus humbles, et soumis à leur Bienfaiteur, leur est une occasion de s'élever contre Lui avec plus d'orgueil. Aussi le Jugement par lequel Dieu les condamnera un jour sera d'autant plus rigoureux que sa divine Bonté aura répandu avec plus de profusion ses Largesses sur des ingrats. De sorte que la grandeur du don leur tourne à une plus rude condamnation, parce que, ayant été arrosé, ils n'ont porté aucun fruit, mais ont crû et sont montés tout vides, avec une verdure superficielle et extérieure. La Vérité nous marque ces malheureux dans son évangile lorsqu'elle dit : *Plusieurs Me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé par ton Nom ? n'avons-nous pas chassé des démons*

*par ton Nom ? et n'avons-nous pas fait beaucoup de miracles par ton Nom ? Alors Je leur dirai ouvertement : Je ne vous ai jamais connus, retirez-vous de Moi, vous qui commettez l'iniquité.*

Ni le jonc, ni le roseau ne vivent point sans humidité, parce que les hypocrites ne reçoivent que de la rosée du ciel, la verdure nécessaire pour faire de bonnes œuvres. Mais parce qu'ils ne s'en servent que pour en tirer de vaines louanges, il est bien vrai qu'ils sont verts dans l'eau, mais ils y montent tout vides. Et ce n'est pas sans raison qu'il est dit ensuite : *Quand il est encore en fleur et qu'on n'oserait le prendre avec la main, il sèche plus vite que toutes les autres herbes.* Car le jonc en fleur est un hypocrite chargé de louanges.

Quant au roseau, comme il lui vient des feuilles qui coupent, on n'oserait presque le prendre avec la main, parce que l'hypocrite, ayant l'esprit rude et sensible, ne peut souffrir d'être repris pour ses péchés. Étant en fleur, il coupe la main qui le prend, d'autant qu'étant enflé de louanges, il blesse la vie de celui qui veut le corriger par sa rudesse et son âpreté, afin d'ôter aux autres le courage de le reprendre. Car il ne désire pas tant être saint qu'être réputé pour tel; or, quand on le reprend, c'est comme si on le dépouillait de la vaine réputation qu'il s'était acquise. Il s'irrite de ce qu'on découvre son iniquité; il ne laisse point parler celui qui veut le reprendre, parce qu'on lui fait une douleur sensible quand on touche à sa plaie cachée. Il veut être estimé de tout le monde pour tel qu'il passe dans l'esprit des stupides et des ignorants, et il aime mieux mourir que d'être repris. Les corrections le rendent pire, et une parole de vérité qu'on lui dit le blesse plus sensiblement qu'un coup de flèche. C'est pourquoi, étant animé de colère, il s'emporte aux injures et aux outrages, et cherche aussitôt quelque sujet de médisance pour noircir la réputation de celui qui le reprend. Il ne pense qu'aux moyens de persuader que le censeur est coupable, et de paraître lui-même innocent, non par la pureté de ses propres actions, mais par les crimes d'autrui, afin d'obliger celui qui le reprend à se repentir de ce qu'il a dit, et que, comme s'il avait manié un roseau avec la main, il ait l'esprit percé de douleur de l'avoir repris. C'est ce qui a fait dire à Salomon : *Garde-toi de reprendre le moqueur et l'hypocrite, de crainte qu'ils ne te haïssent.* Non pas qu'un homme de bien doive appréhender les injures et les outrages d'un méchant, qu'il a voulu corriger, mais il doit seulement craindre de le faire devenir pire.

Il faut remarquer que comme les bonnes œuvres des justes partent du fond du cœur, elles se perfectionnent sans cesse jusqu'à la mort; mais, au contraire, les actions des hypocrites, n'étant appuyées sur de solides et de profondes racines, s'en vont en fumée avant la fin de leur vie. Souvent ils s'occupent à l'étude des choses saintes, et parce qu'ils n'ont pas pour but dans cette science de devenir meilleurs, mais seulement d'en être plus estimés, il arrive qu'aussitôt qu'ils ont acquis quelque réputation dans le monde et que par ce moyen ils sont parvenus à quelque avantage temporel, ils donnent tous leurs soins aux choses séculières, ils abandonnent entièrement leurs saintes études, et témoignent clairement par leurs actions l'amour et l'attache qu'ils ont aux choses du monde, eux qui ne prêchaient avant que celles du ciel.

Quelquefois ils affectent dans leurs actions une gravité apparente, un silence modeste, une patience humble, et une continence austère. Mais dès qu'ils sont parvenus, au moyen de ces vertus dissimulées, au comble des honneurs auxquels ils aspiraient, et qu'ils se voient respectés de tout le monde, ils s'abandonnent aussitôt à une vie molle et voluptueuse, et font assez voir que toute leur vertu n'était que superficielle et bien peu solide, puisqu'ils se sont sitôt lassés de la suivre.

Quelquefois, après avoir abandonné ce qu'ils possèdent et donné aux pauvres tout ce qu'ils ont, ils se trouvent, avant la fin de leur vie, tellement embrasés du feu de l'avarice qu'ils s'emportent jusqu'à ravir le bien d'autrui, et à dépouiller avec la dernière violence ceux même qu'ils avaient auparavant assistés par une piété feinte et dissimulée.

C'est pourquoi il est dit ici du roseau : *Quand il est encore en fleur et qu'on n'oserait le prendre avec la main, il sèche plus vite que toutes les autres herbes.* Les justes même ne sont que de l'herbe, selon ces paroles du prophète : *Toute chair est de l'herbe fanée.* Mais il est dit ici que le roseau sèche plus tôt que les autres herbes, parce que, pendant que les justes conservent la pureté de leur vertu, la vie des hypocrites se dessèche et perd cette verdure de justice, dont elle était extérieurement revêtue. Ce n'est pas que toutes les autres herbes ne sèchent pas aussi, puisque les bonnes œuvres des justes finissent avec cette vie, mais le roseau sèche le premier, parce que, avant que l'hypocrite sorte de ce monde, il se dépouille de cette verdure de piété qu'il avait fait paraître au commencement.

Aussi est-ce de ces hypocrites que le roi-prophète dit dans un de ses psaumes : *Ils sont comme l'herbe des toits, qui sèche avant qu'on l'arrache.* Car comme ces herbes qui croissent en un lieu haut ont peu de racine, de même l'hypocrite fait des actions d'éclat, mais qui ne sont point fondées sur la pureté du cœur. Ces herbes sèchent avant même qu'on les arrache, parce que les hypocrites se dépouillent de cette verdure apparente de sainteté, avant même qu'ils aient été enlevés du monde. Et comme ils affectent de faire du bien, sans être animés d'une intention droite et sincère, ils font assez voir, en cessant de pratiquer la vertu, que c'est sans avoir de racine qu'ils ont fleuri.

## CHAPITRE XXVI

*Que toute l'espérance des hypocrites, n'ayant pour but que la gloire et les avantages de la terre, s'évanouit avec leur vie. Et que c'est véritablement perdre ses peines que de travailler durant toute sa vie pour ne recevoir pour le prix de sa vertu que de vaines louanges et des honneurs, que les moindres tempêtes de cette vie sont capables de détruire.*

Mais Bildad, comme nous l'avons déjà dit, marque lui-même à qui il compare le jonc et le roseau quand il ajoute : *Ainsi arrive-t-il à tous ceux qui oublient Dieu, et l'espérance de l'hypocrite périra.* Et en effet, quel est le but des hypocrites dans toutes leurs bonnes œuvres, sinon de s'attirer de l'honneur, du respect, de la gloire, des louanges; de se faire craindre des bons et de passer pour saints dans l'estime de tout le monde. Car ils ne mettent pas leurs espérances dans la gloire qui ne finit point, de sorte que, n'aspirant qu'à des honneurs passagers et à des avantages temporels, ils perdent toutes leurs peines en même temps qu'ils en reçoivent la récompense, selon ces Paroles de la Vérité dans son évangile : *Je vous le dis en vérité, ils reçoivent leur récompense.*

Mais cet espoir ne peut se conserver longtemps, puisque pendant que l'on reçoit de l'honneur pour le prix de la vertu qu'on a fait paraître, on est pressé par le terme de cette vie. On entend résonner partout ses louanges, mais nos jours, pendant ce temps, roulent toujours vers leur fin. Et comme le cœur n'est point enraciné dans l'amour de l'éternité, il passe et s'évanouit avec les choses qu'il aime, parce qu'il est impossible de demeurer ferme et inébranlable en aimant des biens changeants et sujets à un continuel mouvement, et qu'il est nécessaire que celui qui est attaché à des choses passagères soit entraîné avec elles par la rapidité de leur course. Il est donc vrai de dire que *l'espérance de l'hypocrite périra*, puisque les vaines louanges auxquelles il aspire par tant de travaux s'évanouissent avec le temps.

*La folie ne lui plaira pas.* C'est en effet une grande folie que d'essayer beaucoup de travaux, et de n'aspirer qu'au vent des louanges, de se peiner pour accomplir extérieurement les divins Préceptes, et de n'en rechercher qu'une récompense temporelle. Et l'on peut dire que c'est donner à bon marché une chose d'un grand prix que de ne retirer d'autre fruit de sa vertu que les applaudissements des hommes. La vertu peut nous faire obtenir un royaume tout céleste, et l'on ne s'en sert que pour acquérir le chétif avantage de quelques paroles. De sorte que c'est vendre à vil prix que de donner de grandes choses pour en recevoir de très chétives et très méprisables.

À qui comparerons-nous les hypocrites sinon à des vignes fécondes, mais négligées, qui sont si fertiles que leurs fruits poussent tout seuls, mais que l'on n'a pas soin de soutenir. De sorte que les bêtes qui passent les foulent aux pieds, et sont attirées à les dévorer en les voyant ainsi exposées et rampantes sur la terre. Ainsi les actions des hypocrites paraissent belles, mais comme ils n'y cherchent que les louanges et les applaudissements des hommes, ils sont comme rampant sur la terre. Et les bêtes de la terre, c'est-à-dire les démons, les mangent et les foulent aux pieds, parce qu'ils les font servir à la damnation des hypocrites, et les ravissent avec d'autant plus d'ardeur et de joie qu'elles paraissent avec plus d'éclat.

C'est ce qui a fait dire à un prophète : *Ils n'auront pas de grain sur l'épi de blé; ce qui poussera ne donnera point de farine, et s'il y en avait, des étrangers la dévoreraient.* L'épi de blé ne porte point de grain quand la vie est sans aucun mérite et sans aucune vertu. Et il ne s'en fait point de farine, quand celui qui s'avance dans le monde ne s'applique point aux choses spirituelles et ne porte nul fruit de bonnes œuvres. Et quand il ferait de la farine, les étrangers la mangeraient, parce que, quand les hypocrites font paraître de bonnes actions à l'extérieur, il n'y a que les démons qui s'en repaissent, puisque ceux qui n'agissent pas en vue de plaire à Dieu ne nourrissent que les étrangers et non pas leur Maître. Ainsi l'hypocrite, étant semblable à une vigne féconde qui est négligée, ne saurait conserver son fruit, parce que les grappes de ses bonnes œuvres sont comme couchées par terre.

Cependant, il se repaît lui-même de son impertinence et de sa folie, parce que sa vertu apparente fait que tout le monde lui rend honneur, le préfère aux autres, et lui est soumis, qu'il est élevé aux premières places, et qu'il reçoit des louanges et des applaudissements de toute la terre. De sorte que maintenant sa folie et son impertinence lui plaisent fort, mais elles ne lui plairont pas toujours, puisque quand le temps de la rétribution dernière sera arrivé, les peines qu'il souffrira lui causeront un regret sensible d'avoir été si insensé et si imprudent. Alors il reconnaîtra qu'il a agi avec folie, d'avoir attiré sur lui un jugement si rigoureux pour de si vaines louanges. Alors il verra son impertinence d'avoir mérité d'éternels supplices pour une vaine gloire de quelques instants. Alors les tourments lui ouvriront les yeux pour reconnaître le néant de tout ce qui est sujet à passer.

*La confiance est une toile d'araignée.* C'est avec beaucoup de raison que la confiance des hypocrites est comparée à une toile d'araignée, puisque les vents et les orages de cette vie brisent et emportent en un instant tout ce qu'ils font avec tant de peine pour acquérir de la gloire. Car comme ils ne cherchent point les choses éternelles et permanentes, ils perdent les temporelles avec le temps.

Il est aussi à remarquer que comme les toiles d'araignée sont tissées de leurs petits fils avec beaucoup d'ordre et de régularité, de même les hypocrites affectent de faire paraître dans toutes leurs actions de la prudence et de la conduite. Et que comme les ouvrages de ces petits animaux, après avoir été faits avec beaucoup de soin et d'industrie, sont détruits par le moindre vent; aussi un petit vent de faveur et de complaisance humaines est capable de corrompre tout ce que l'hypocrite aura fait de bien avec grand travail, de sorte que tout son ouvrage s'en va en fumée et s'évanouit dans le désir de la gloire temporelle.

## CHAPITRE XXVII

*Que comme les hypocrites ne cherchent que leur propre réputation et non le profit de ceux qu'ils enseignent, leurs instructions sont d'ordinaire sans aucun fruit. Que c'est faire le bien comme avec contrainte que de ne pas le faire avec une intention pure et droite. Et qu'encore que les applaudissements et les témoignages des hommes soient inutiles devant Dieu, ils donnent néanmoins souvent aux hypocrites une fausse confiance, qui les trompe durant cette vie.*

Souvent les actions des hypocrites, qui paraissent vertueuses, durent jusqu'à la fin de leur vie, mais parce qu'ils ne cherchent pas la Gloire de Dieu, elles n'ont nulle piété et nulle vertu devant ses Yeux. Et en effet, ils sont d'ordinaire enflés de la science de la loi de Dieu, ils parlent comme des docteurs, ils appuient leurs sentiments des témoignages de l'Écriture, et avec tout cela, ils ne cherchent nullement la conversion et le salut de leurs auditeurs, mais seulement leur propre réputation. C'est pourquoi ils ne s'appliquent qu'à dire de belles choses qui puissent leur attirer des applaudissements et des louanges, et non qui excitent dans ceux qui écoutent des larmes de componction et de pénitence. Leur cœur, tout occupé de désirs terrestres, n'est nullement échauffé du feu de l'amour divin, et ainsi, il serait bien difficile que les paroles qui sortent de ce cœur de glace pussent enflammer leurs auditeurs des désirs du ciel. Car ce qui ne brûle point ne saurait rien embraser. D'où il arrive d'ordinaire que les discours et les sermons des hypocrites n'ont pas la vertu d'instruire les autres, et rendent ceux qui les disent pires qu'ils n'étaient, par la vanité que leur inspirent les louanges qu'on leur donne. Saint Paul nous confirme cette vérité quand il dit : *La connaissance enfle, mais la charité édifie*, parce que la science, en enflant le cœur, perd tous ceux que la charité n'édifie pas.

Souvent aussi les hypocrites se mortifient par de merveilleuses abstinences; ils affaiblissent extraordinairement leur corps, et se font presque mourir par l'excès des macérations de leur chair, de sorte qu'ils paraissent tous les jours mourants. Mais tout cela n'est que pour attirer sur eux les yeux des hommes; ce n'est que pour se faire admirer et pour acquérir la gloire du monde, selon les Paroles de la Vérité dans son évangile : *Ils se rendent le visage tout défait, pour montrer aux hommes qu'ils jeûnent*. Et en effet, ils deviennent tout pâles et tout décharnés, leurs corps sont si faibles qu'ils ont peine à se soutenir, leurs paroles sont entrecoupées de profonds soupirs, et cependant ils s'attendent toujours à être admirés et ne pensent à autre chose par tous leurs travaux qu'à acquérir l'estime des hommes.

Simon le Cyrénéen, qui fut chargé de la croix du Sauveur dans sa passion, est la vraie figure des hypocrites. Car voici ce qu'en dit l'évangile : *Lorsqu'ils sortirent, ils rencontrèrent un homme de Cyrène, appelé Simon, et ils le forcèrent à porter la croix de Jésus*. (Mt 27,32) Nous ne faisons pas par affection ce que nous ne faisons que par contrainte. Ainsi, être contraint de porter la croix de Jésus n'est autre chose que pratiquer des mortifications et des abstinences dans une autre intention que celle de Dieu. Et en effet, n'est-ce pas comme porter par contrainte la croix du Sauveur que de dompter sa chair comme si l'on le faisait dans l'intention de suivre les Préceptes de Jésus Christ, alors que c'est sans aucun amour pour la céleste patrie ? Aussi ce misérable Simon porte bien la croix du Sauveur, mais il ne meurt pas avec Lui sur le calvaire, parce que l'hypocrite afflige bien son corps par l'abstinence, mais il est toujours vivant au monde par l'amour de la gloire et des louanges des hommes.

Saint Paul dit, au contraire, parlant des élus : *Ceux qui sont à Jésus Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses désirs déréglés*. Nous crucifions notre chair avec nos passions et nos désirs déréglés lorsqu'en mortifiant notre gourmandise, nous ne cherchons nullement la gloire du monde. Car ceux qui, en mortifiant leurs corps, aspirent aux honneurs du siècle ont bien chargé la croix sur leur chair, mais sont plus dangereusement vivants au monde par leurs convoitises. Parce qu'il n'arrive que trop souvent que cette fausse image de sainteté élève un indigne au régime de l'Église, qui n'y aurait jamais eu de part sans cette vertu trompeuse qui paraît en lui. Mais la joie d'avoir obtenu ce qu'il ambitionnait passe bientôt, et la peine dont son audace sera punie ne passera point. L'on met maintenant toute sa confiance dans la bouche des hommes, mais quand le Juge intérieur examinera les secrets des cœurs, Il n'ira pas rechercher des témoins extérieurs pour connaître notre vie. C'est donc avec grande raison qu'il est dit ici : *Sa confiance est comme une toile d'araignée*, car quand Celui qui



sonde le fond des cœurs paraîtra, tous ces témoignages extérieurs des louanges humaines en lesquels on établissait sa confiance s'évanouissent entièrement.

C'est pourquoi il est dit ensuite : *Il s'appuie sur sa maison, et elle ne subsistera point.* Comme une maison sert d'habitation au corps durant sa vie, ainsi toutes les choses dans lesquelles demeure notre âme par son amour peuvent être appelées la maison de nos pensées. Car on peut dire que dans toutes les choses que nous aimons, nous y habitons et y prenons notre repos. C'est pourquoi saint Paul, ayant élevé son cœur aux choses célestes et étant comme étranger sur la terre quoiqu'il y fût vivant selon le corps, disait : *Nous vivons déjà dans le ciel.* Mais l'hypocrite ne recherche en toutes ses actions que la gloire de sa réputation, et ne pensant qu'à ce qu'on dit maintenant de lui, ne se met nullement en peine où son orgueil pourra le conduire un jour. Ainsi sa maison est proprement sa complaisance pour les louanges des hommes, puisqu'il s'y repose avec joie et que son esprit s'y arrête en tout ce qu'il fait.

Or cette maison ne peut subsister, parce que toute cette gloire passe dans le dernier jugement. C'est pourquoi ces vierges folles et imprudentes, qui n'avaient point porté d'huile dans leurs vases, ayant mis toute leur gloire dans les louanges d'autrui et non dans leur propre conscience, furent troublées à la Venue de l'Époux, et dirent aux autres : *Donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes s'éteignent.* Demander de l'huile à son prochain n'est autre chose qu'exiger des louanges et de la gloire du témoignage d'autrui dans ses actions. Car une âme vide, voyant qu'il ne retire rien de solide de tous ses travaux, en recherche au dehors quelque témoignage d'approbation et d'estime, comme si elle disait : Voyant que l'on nous exclut de la récompense, dites en notre faveur ce que vous nous avez vu faire.

Mais c'est en vain que l'hypocrite s'appuiera alors sur cette maison, puisque dans ce jugement de rigueur, le témoignage des hommes sera inutile, et qu'il aura déjà reçu par avance ces vaines louanges, sur le témoignage desquelles il voudrait appuyer la défense de sa cause. Ou bien, l'on peut dire que l'hypocrite s'appuie sur sa maison, lorsque, étant ébloui par les vains applaudissements du monde, il se glorifie dans la confiance de sa sainteté. Car les hypocrites font beaucoup de mal en secret, et quelque bien en public. Et comme ils reçoivent de grandes louanges du bien qui paraît, ils détournent aisément les yeux de leur esprit de la considération des maux cachés, et s'estiment tels qu'on leur dit qu'ils sont à l'extérieur, et non tels qu'ils se reconnaissent en eux-mêmes. C'est ce qui leur donne la hardiesse de se présenter avec confiance au Jugement de Dieu tout-puissant, s'imaginant qu'ils passeront aux Yeux de ce Juge intérieur pour tels qu'ils passent dans l'esprit des hommes. Mais la maison de l'hypocrite ne peut subsister, parce que, dans l'épouvante générale qui régnera au jour de ce dernier examen, toute la confiance qu'il peut avoir dans la sainteté apparente de sa vie passée se dissipe et s'évanouit.

De sorte que, comme il se voit frustré du témoignage avantageux qu'il espérait que les autres rendraient de lui, il est obligé d'en venir à raconter lui-même ses bonnes œuvres. C'est pourquoi il est dit ensuite : *il l'étayera et elle ne pourra demeurer debout.* Comme on étaie les maisons qui sont en danger de tomber en ruine, aussi l'hypocrite, reconnaissant que sa vie est en grand péril au dernier jour, il s'efforce de l'affermir par un dénombrement de ses bonnes œuvres. Et en effet, ceux-là ne travaillaient-ils pas à étayer de toutes parts l'habitation de leurs louanges, qui, racontant au jugement tout le bien qu'ils avaient fait, disaient à Dieu : *Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé par ton Nom ? N'avons-nous pas chassé des démons par ton Nom ? Et n'avons-nous pas fait beaucoup de miracles par ton Nom ?* Cependant, cette maison de vanité, soutenue par tant de moyens, ne peut demeurer debout, car l'évangile marque que le Juge leur répond aussitôt : *Je ne vous ai jamais connus. Retirez-vous de Moi, vous tous qui vivez dans l'iniquité.* Et il faut remarquer que ce qui demeure debout se tient élevé de bas en haut. La maison donc de l'hypocrite ne peut demeurer debout, parce qu'en tout ce qu'il a jamais fait pour suivre en apparence les Préceptes du Seigneur, il n'a jamais pu tenir son intention élevée aux choses du ciel. De sorte que c'est avec grande justice qu'il ne peut arriver à la sublimité de la récompense, parce qu'il demeure toujours rampant par le désir de la gloire temporelle en tout ce qu'il paraît faire de bien durant cette vie.

## CHAPITRE XXVIII

*Que le propre de l'hypocrite est qu'il veut être estimé des hommes dès qu'il commence à entrer dans le chemin de la vertu, qu'il refuse toujours l'humiliation de la pénitence, et que, mettant toute sa confiance dans les œuvres extérieures de piété qu'il entreprend, au lieu de pleurer ses péchés, il retombe dans de plus grands.*

Après avoir remarqué comment Dieu condamnera dans son Jugement la vie de l'hypocrite, qui est figuré par le jonc, voyons maintenant quelle estime en font les hommes durant cette vie. Voici ce que l'Écriture en dit ensuite : *Le jonc paraît frais et humide avant que le soleil se lève.* Souvent dans l'Écriture, le Seigneur est signifié par le Soleil. Un prophète le témoigne quand il dit : *Le Soleil de Justice se lèvera sur ceux qui craignent*



*le Nom du Seigneur.* Et dans la *Sagesse*, les impies s'écrient : *Nous nous sommes donc écartés des voies de la vérité; la lumière de la justice ne nous a pas éclairés, et le soleil ne s'est pas levé sur nous. Le jonc paraît donc humide avant le lever du soleil, c'est-à-dire qu'avant que la Vengeance divine éclate sur l'hypocrite dans le dernier jugement, il paraît tout rempli de grâce, il semble frais et vert, parce qu'on l'estime juste, qu'il a les premiers honneurs, qu'il est tout brillant de gloire, qu'il est respecté de tout le monde, et que sa réputation et ses louanges éclatent par toute la terre. C'est un jonc frais et humide durant la nuit, mais dès que le soleil paraît, il commence à dessécher, puisque l'hypocrite, qui passait pour saint dans l'opinion du monde durant les ténèbres de la vie présente, est reconnu pour un pécheur à la Venue du souverain Juge. Ainsi, le jonc paraît humide avant le lever du soleil, c'est-à-dire, l'hypocrite semble vertueux aux yeux des hommes, mais il séchera à la chaleur du jugement général.*

*Et en naissant, il portera sa graine.* Quand les autres herbes sortent hors de la terre, elles sont premièrement exposées au vent et au chaud, elles sont nourries par les pluies et par le soleil, et enfin elles deviennent capables de produire leur semence. Mais le jonc naît avec la fleur et dès qu'il sort de la terre il porte avec lui sa graine. Ainsi les autres herbes nous représentent fort bien les saints, mais le jonc nous figure l'hypocrite, car avant que les saints germent et poussent, pour ainsi dire, par les bonnes œuvres, ils supportent l'hiver de la vie présente et les brûlantes chaleurs des maux et des persécutions. En passant leur vie dans la piété et dans la vertu, ils n'en recherchent jamais ici-bas le prix. Et quand ils sont délivrés des travaux, dont cette vie est remplie, ils sont conduits dans la céleste patrie, où ils jouissent de la récompense qu'ils attendaient.

Les hypocrites, au contraire, ne font pas la moindre bonne œuvre qu'ils n'en exigent pour récompense la gloire du monde, parce que comme le jonc naît avec sa graine, ainsi l'hypocrite veut être honoré des hommes, aussitôt qu'il commence à faire le bien. Et la récompense qu'il reçoit dans le commencement de l'action est comme la graine d'une herbe dans sa naissance. Et en effet, il arrive assez souvent que ceux qui, sortant d'une vie déréglée et scandaleuse, entrent dans la pratique de la piété n'ont pas plutôt fait paraître dans leurs actions les premières étincelles de la vertu, qu'oubliant ce qu'ils ont été, ils ne veulent plus souffrir les afflictions de la pénitence pour les crimes qu'ils ont commis. Ils désirent être loués pour une justice qui ne fait que naître et ont l'ambition de vouloir s'élever au-dessus des autres. De sorte que, quand la fortune favorise leurs desseins, ces commencements de piété les rendent bien pires qu'auparavant. Car se mêlant d'une infinité de bonnes œuvres, et mettant leur confiance dans cette occupation extérieure, non seulement ils ne pensent point à pleurer les maux qu'ils ont faits, mais ils en commettent même de nouveaux qui méritent d'être pleurés.

## CHAPITRE XXIX

*Que ceux qui sont nouvellement convertis à Dieu ne doivent pas être élevés à des charges et des emplois extérieurs, mais que, se maintenant dans la crainte et l'humilité, ils doivent cacher leurs bonnes œuvres.*

Aussi les personnes qui quittent le monde ne doivent être élevées à des charges et des emplois extérieurs qu'après avoir travaillé durant un temps long à s'affermir dans le mépris des choses du monde par l'humilité. Car le bien qui paraît avant le temps aux yeux des hommes périt bientôt. Il en est de même que des jeunes plantes qui dessèchent et qui meurent si on les ébranle avant qu'ils aient bien pris racine. Mais quand ces plantes ont jeté de bonnes racines, et que, ayant été nourries par les pluies et la graisse de la terre, elles se trouvent bien affermies, alors on peut les agiter de toutes parts sans leur faire tort, et les vents les font ployer et les ébranlent avec violence, sans les renverser. Afin donc que la nouvelle vie que nous entreprenons ne soit pas étouffée dans sa naissance, il faut, par une longue suite de travaux, donner le loisir à notre cœur de bien s'affermir et s'enraciner dans l'humilité, en sorte que, quand les vents de la médisance ou de la faveur seraient assez forts pour nous faire ployer d'un côté ou d'autre, ils ne soient néanmoins pas capables de nous abattre entièrement, mais que, conservant plutôt toute notre force dans sa racine, nous puissions reprendre vigueur et nous redresser comme auparavant.

Y a-t-il rien de plus fort dans les ouvrages des hommes qu'une muraille ? Pourtant, si on la pousse ou si on l'ébranle pendant qu'on la construit, on la renverse sans peine. Que si on lui donne le temps de bien sécher, elle résiste souvent à l'impétuosité des plus violents coups de bélier. C'est ainsi que notre vertu, étant manifestée avant le temps, périt aussitôt, alors que si on la tient plus longtemps cachée, elle se fortifie. Aussi les occupations des choses du monde sont comme une main indiscreète et violente qui, venant ébranler une piété naissante, la détruit facilement, comme une muraille nouvellement faite, dans laquelle l'humidité de sa faiblesse n'a pas encore été bien desséchée. Mais quand l'âme s'est recueillie en elle-même et fortifiée, comme une muraille qui a eu le temps de bien sécher, elle s'endurcit tellement contre les coups des tentations qu'elle brise même, par sa fermeté, tout ce qui vient heurter contre elle.

C'est pour cela que Moïse défendit autrefois d'occuper dans les emplois extérieurs ceux qui ne faisaient que commencer à entrer dans la vertu lorsqu'il dit : *Tu ne travailleras point avec le premier-né de ton bœuf, et tu ne tondras point le premier-né de tes brebis.* Faire travailler le premier-né du bœuf n'est autre chose que faire paraître les commencements d'une bonne vie par des actions publiques, et tondre les premiers-nés des brebis, c'est découvrir à la vue des hommes le bien que nous faisons dès que nous commençons à le pratiquer. Ainsi la loi défendait de faire travailler le premier-né du bœuf et de tondre les premiers-nés des brebis, parce que, encore que nous pratiquions d'abord des actions de vertu, nous ne devons pas les rendre sitôt publiques, et quand nous avons commencé d'entrer dans une vie de piété, il est important de ne pas lever sitôt le voile de l'obscurité qui la cache, de crainte qu'elle se fasse voir toute nue, comme un agneau que l'on a tondu. Les premiers-nés des bœufs et des brebis ne doivent donc servir qu'aux sacrifices, c'est-à-dire que si nous commençons d'agir avec simplicité et innocence, nous devons immoler à Dieu ces prémices de notre conversion sur l'autel secret de notre cœur. Et le Seigneur les reçoit d'autant plus favorablement que grâce à notre soin de les cacher aux yeux du monde, ils ne sont tachés par aucun désir de louanges ni de vaine gloire.

Souvent aussi il arrive que les commencements d'une vie nouvelle sont encore mêlés des restes d'une vie charnelle; c'est pourquoi ils ne doivent pas être sitôt connus, de crainte que les louanges, dont on flatte en nous un bien naissant pour lequel nous avons trop de complaisance, ne nous trompent et ne nous cachent le mal secret qui y est mêlé. Ce qui a fait dire à Moïse : *Quand vous serez entrés dans le pays, et que vous y aurez planté toutes sortes d'arbres fruitiers, vous en couperez des branches. Et vous en regarderez les fruits comme immondes; pendant trois ans, ils seront pour vous immondes; on n'en mangera point.* Les arbres fruitiers représentent nos actions qui portent des fruits de vertu, et nous coupons les branches quand la crainte que nous avons de la faiblesse et de l'imperfection de leurs premiers commencements nous empêche d'en avoir trop de satisfaction et de complaisance. Nous considérons comme immondes et ne mangeons point les fruits qui en viennent lorsque notre esprit ne se repaît point des louanges que l'on donne à la piété naissante, de crainte de s'en nourrir avec trop de joie et de manger d'un fruit qui n'est pas encore mûr. Car l'on peut dire que celui qui reçoit avec plaisir l'approbation que l'on donne à sa vertu, lorsqu'elle ne fait que commencer à paraître, mange d'un fruit encore trop vert et avant le temps de sa parfaite maturité.

C'est ce qui a fait dire à la Vérité par la bouche de David : *C'est en vain que vous vous lèverez avant le jour; levez-vous après être demeurés assis.* Se lever avant le jour n'est autre chose que se réjouir durant la nuit de la vie présente, avant que la clarté du prix éternel vienne paraître. Il faut donc s'être assis auparavant, afin de pouvoir se lever ensuite avec succès et avantage, parce que quiconque ne s'humilie volontairement lui-même durant cette vie ne sera jamais élevé par la gloire qui doit la suivre pour toute l'éternité. Ainsi, se lever avant le jour est la même chose que de porter sa graine en naissant, comme il a été dit ci-dessus de l'hypocrite, puisque l'hypocrite, étant enivré de louanges, voudrait recevoir sa récompense dès le premier bien qu'il fait.

Et en effet, ceux-là ne portaient-ils pas leur graine en naissant, dont la Vérité disait dans son évangile : *Ils aiment à être salués dans les places publiques; à avoir les premiers sièges dans les synagogues, et les premières places dans les festins.* Ainsi ceux qui veulent être honorés des hommes pour le bien qu'ils commencent à faire sont comme des joncs qui portent leur graine en naissant. Car dès que ces gens-là pensent à bien vivre, ils ont soin avant toutes choses de chercher des témoins de leur bonne vie, et considèrent secrètement s'il y a quelqu'un qui les voit, et si ceux qui les voient sont des personnes capables de bien faire valoir ce qu'ils auront vu de leurs actions. Que si leurs bonnes œuvres n'ont été vues de personne, ils les comptent pour perdues et agissent comme s'ils étaient cachés aux Yeux de leur Juge intérieur, puisqu'ils ne s'attendent point à en recevoir un jour aucune récompense.

Et parce que l'hypocrite cherche à faire voir à tout le monde le bien qu'il fait, l'Écriture ajoute ici, parlant encore du jonc : *Il entrelace ses racines parmi les pierres, il pénètre jusque dans les murailles.* Qu'entendrons-nous par les racines, sinon nos pensées cachées, qui naissent en secret, mais qui se manifestent par les œuvres qu'elles produisent, selon ce qui est aussi dit de la semence de la Parole divine par un prophète : *Ce qui aura été sauvé de la maison de Juda, ce qui en sera resté poussera encore des racines par-dessous, et portera du fruit.* Car pousser en bas ses racines, c'est multiplier nos bonnes pensées dans le secret de notre cœur, et porter son fruit, c'est faire paraître par des œuvres extérieures le bien que nous avons saintement pensé. Or les pierres dans l'Écriture signifient les hommes, selon ces paroles que le même prophète adresse à l'Église sainte : *Je ferai tes créneaux de rubis, tes portes d'escarboucles, et toute ton enceinte de pierres précieuses.* Et marquant ensuite ce qu'il entendait par ces pierres, il ajoute : *Tous tes fils seront disciples du Seigneur.* Le saint apôtre Pierre dit aussi : *Et vous-mêmes, comme des pierres vivantes, édifiez-vous pour former une maison spirituelle.* Comme en ce lieu, ceux qui sont appelés *pierres* sont aussi appelés *vivants*, par le mot général de *pierres* l'on peut entendre les élus et les réprouvés mêlés ensemble.

## CHAPITRE XXX

*Que les hypocrites, se laissant emporter aux louanges de leur vertu naissante, veulent quelquefois entreprendre plus qu'ils ne peuvent, de sorte que, faisant paraître aux yeux des hommes le bien qu'ils commencent à pratiquer, ils l'exposent au démon, qui le leur ravit, alors qu'ils eussent pu le conserver dans le secret d'une vie cachée.*

Ce jonc qui demeure parmi les cailloux pousse donc ses racines sur un tas de pierres, parce que l'hypocrite occupe toutes ses pensées à attirer l'estime et l'admiration des hommes. Car les hypocrites, recherchant dans le secret de leurs pensées les louanges du monde par tout ce qu'ils font, ce sont comme des racines de jonc qui poussent parmi des pierres. Avant qu'ils agissent, ils pensent aux louanges qu'ils recevront, et quand ils les ont reçues, ils s'en repaissent avec plaisir dans le secret de leur cœur. Ils se réjouissent d'avoir acquis de la réputation dans le monde, et l'estime qu'ils voient que l'on fait de leur mérite les enflant d'une manière extraordinaire, ils s'admirent souvent eux-mêmes d'être tels qu'ils sont. Ils aspirent cependant sans cesse à croître en réputation et en grandeur, et trouvent mille inventions de s'élever en tout ce qu'ils font. Parce que, comme la vertu de l'humilité ruine tous les vices, de même la présomption et l'arrogance leur donnent de nouvelles forces. Elles font comme rajeunir l'esprit et portent l'homme à agir au-delà de son pouvoir, l'amour des louanges l'engageant à entreprendre plus que la faiblesse de son âge et de sa santé lui permettent.

C'est pourquoi les hypocrites, comme nous l'avons déjà dit, cherchent des témoins de leurs actions. Que s'il ne s'en trouve point, ils publient eux-mêmes ce qu'ils ont fait, et lorsqu'ils croient que les hommes leur applaudissent, ils renchérissent encore sur ce qu'ils ont dit, et inventent des mensonges pour faire valoir davantage leurs actions. Que s'ils y mêlent quelquefois des choses vraies, ils ne laissent pas, en se vantant de la sorte, de se rendre leurs propres actions comme étrangères; parce que, recevant les applaudissements qu'ils ont recherchés, ils se privent de la récompense intérieure et véritable qu'ils auraient pu obtenir.

En publiant de la sorte leurs bonnes œuvres, ils les exposent en proie aux démons, qui sont des ennemis toujours en embuscade pour nous surprendre. La faute d'Ézéchias est une figure admirable de ces personnes d'ostentation et de vanité. Car ce roi, après avoir défait par la vertu seule de la prière et dans l'espace d'une seule nuit, cent quatre-vingt cinq mille hommes de ses ennemis par l'épée d'un ange, après avoir fait rétrograder le soleil au moment où il était prêt à mourir, après avoir prolongé sa vie pour plusieurs années alors qu'elle était sur le point de finir, il fut si imprudent que de faire voir toutes ses richesses aux ambassadeurs du roi de Babylone. Aussi, un prophète lui dit ensuite : *Voici, les temps viendront où l'on emportera à Babylone tout ce qui est dans ta maison et ce que tes pères ont amassé jusqu'à ce jour; il n'en restera rien, dit le Seigneur.*

C'est ainsi qu'après que les hypocrites se sont élevés par de grandes actions, parce qu'ils négligent d'observer les embûches des malins esprits et ne veulent point tenir leurs bonnes œuvres secrètes, ils font tomber tout le bien qu'ils ont acquis entre les mains de leur ennemi en le découvrant, et perdent en un instant par cette conduite imprudente ce qu'ils avaient, depuis longtemps, peiné à amasser.

C'est encore ce qui a fait dire à David dans un psaume : *Il livra leur force et leur vertu à la captivité, et toute leur gloire et leur beauté entre les mains de leur ennemi.* La vertu et la beauté des arrogants sont livrées entre les mains de leur ennemi, parce que tout le bien qu'ils font paraître par esprit de vanité et pour en retirer des louanges tombe en partage au démon qui est notre ennemi caché. Et en effet, c'est donner occasion aux ennemis de nous piller que de découvrir nos richesses. Jusqu'à ce que nous soyons dans la paix et dans l'assurance de l'éternelle patrie, nous marchons ici-bas sur un chemin exposé aux embûches d'une infinité de voleurs. C'est pourquoi ceux qui craignent d'être volés sur le chemin de cette vie, doivent cacher tout le bien qu'ils font. C'est être bien misérable que de perdre le fruit de tous ses travaux par une affectation de vaines louanges, et de souiller ses meilleures actions en s'appliquant à les exposer aux yeux des hommes. Car quand les démons portent les hypocrites à cette vaine ostentation, ils les dépouillent de toutes leurs actions et s'en rendent maîtres.

C'est pourquoi la Vérité, voulant marquer la malice de ces anciens ennemis de l'homme sous la figure d'un peuple barbare, dit par la bouche d'un prophète : *Il a dévasté ma vigne; il a mis en morceaux mon figuier; il l'a dépouillé, abattu; les rameaux de la vigne ont blanchi.* Car les démons, étant toujours comme en embuscade pour mal faire, la Vigne de Dieu est mise en friche quand l'âme, qui était pleine de fruits de vertu, souffre les ravages qui y sont causés par la secrète passion qu'elle a pour les louanges des hommes. Ces mêmes démons arrachent l'écorce du Fiquier de Dieu, quand après avoir séduit une âme, ils lui inspirent le désir de plaire aux hommes, et, la portant à faire une vaine ostentation de sa vertu, ils lui ôtent le voile de l'humilité qui le couvrait. Et ainsi, ils la dépouillent et la mettent à nu, parce que tant que l'âme cache en elle-même le bien qu'elle fait, elle est comme couverte et revêtue de son écorce, alors que quand elle est contente que ses bonnes œuvres soient connues, elle se découvre et se dépouille de l'humilité, qui était comme une écorce, qui la conservait en la tenant cachée aux yeux des hommes. C'est pourquoi le prophète dit : *les rameaux de la vigne ont blanchi.* Parce que

l'on peut dire que nos œuvres deviennent blanches quand elles éclatent devant le monde. Mais comme les branches du figuier sèchent lorsque la peau en est ôtée, de même les actions que ces présomptueux font paraître aux yeux des hommes périclitent par le désir qu'ils ont de leur plaire. Ainsi une âme qui se produit par une vaine ostentation ressemble à un figuier sans écorce, qui paraît blanc aux yeux de ceux qui le voient, mais qui ne mettra pas longtemps à dessécher parce que l'on lui a ôté son écorce.

Il faut donc avoir grand soin de tenir renfermé en nous-mêmes tout le bien que nous faisons, si nous prétendons recevoir la récompense du Juge éternel qui nous voit au fond du cœur. C'est pourquoi la Vérité dit dans son évangile : *Quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta droite, afin que ton aumône se fasse en secret; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra.* Et c'est pour cela que David dit en parlant de l'Église des élus : *Toute la gloire de la fille des rois vient du dedans.* Et saint Paul : *Ce qui fait notre gloire, c'est le témoignage de notre propre conscience.* L'Église, cette fille royale, qui a été engendrée dans les bonnes œuvres par la prédication des apôtres, ses princes spirituels, a toute sa gloire au-dedans d'elle-même, en ce qu'elle n'expose point ses actions saintes au jour de la vanité. Et saint Paul met le sujet de sa gloire dans le témoignage que lui rend sa conscience, parce que, ne recherchant nullement à plaire aux autres, il ne mettait jamais en rien d'extérieur la joie de sa vie. Ainsi, il est nécessaire de cacher le bien que l'on fait, de crainte qu'en le portant imprudemment à découvert sur le chemin de la vie présente, les voleurs spirituels qui nous y observent ne nous le ravissent.

### CHAPITRE XXXI

*Qu'il n'est permis de rendre ses bonnes œuvres publiques que pour y chercher purement la Gloire de Dieu, mais que, comme les plus saints sont capables de se laisser emporter au vent des louanges, le plus sûr est de les cacher. Que Dieu laisse quelquefois à l'hypocrite le don des bonnes œuvres extérieures, en l'excluant de l'héritage céleste. Et que les hypocrites corrompent quelquefois les bons.*

La Vérité néanmoins dit ailleurs dans son évangile : *Que les hommes voient vos bonnes œuvres, afin qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.* Mais il y a bien de la différence dans la manifestation de ses bonnes œuvres entre rechercher la Gloire de Celui qui nous donne la Grâce de les faire et vouloir tirer des Dons de Dieu notre propre gloire. C'est pourquoi Jésus Christ dit en ce même lieu de l'évangile : *Gardez-vous de pratiquer votre justice devant les hommes, pour en être vus.* Quand donc nous faisons paraître nos bonnes actions aux yeux du monde, il faut premièrement sonder notre cœur pour savoir quelle est notre véritable intention à cette occasion. Car si nous cherchons purement la Gloire de Dieu qui nous communique ses Dons, nos œuvres demeurent cachées devant ses Yeux, encore qu'elles soient publiques. Que si nous y recherchons notre propre gloire, elles sont déjà à sa Vue comme répandues au dehors, encore que plusieurs n'en aient pas la connaissance.

Mais c'est une perfection commune à peu de personnes de rechercher si purement la seule Gloire de Dieu dans les actions de vertu que l'on fait paraître, que l'on ne soit touché d'aucun mouvement de joie ou de complaisance pour les louanges particulières que l'on reçoit de la part des hommes. Car on ne peut jamais manifester sans péché ses bonnes œuvres que lorsqu'on est en état de fouler aux pieds avec mépris les louanges humaines. Mais comme les personnes imparfaites, et qui n'ont qu'une piété commune, ne sont pas assez fortes pour se mettre au-dessus de ces mouvements de vanité, il ne leur reste point d'autre moyen de s'en garantir que de cacher très soigneusement tout le bien qu'ils font.

Souvent il arrive que, n'ayant autre dessein lorsqu'ils font paraître leurs bonnes œuvres que d'en faire rendre à Dieu la gloire qui lui est due, ils se trouvent tellement enivrés des louanges qu'on leur donne qu'ils s'y laissent emporter avec vanité, de sorte que, négligeant de bien examiner le fond de leur cœur, ils se trouvent tellement répandus au-dehors d'eux-mêmes qu'ils ne savent plus ce qu'ils font, et ainsi leur action est toute pour l'orgueil et la vanité lorsqu'ils se persuadent d'agir pour le service et la Gloire de leur Créateur.

L'hypocrite est donc comme un jonc entre des pierres, lorsqu'il s'arrête à vouloir attirer en sa faveur le témoignage et l'approbation du public. Mais quand ce même hypocrite, qui est représenté ici par le jonc, travaille à dompter les rébellions de sa chair par l'abstinence, quand il s'applique uniquement à faire de bonnes œuvres en donnant tout son bien aux pauvres, quand il s'instruit de la loi de Dieu, quand il prêche la parole de la vérité, qui pourrait croire que celui qu'on voit comme tout rempli de l'abondance des Dons de Dieu soit entièrement vide de sa Grâce ? Cependant, la divine Providence, en lui donnant le Don des œuvres l'exclut du partage de l'héritage céleste. Dieu lui donne grâce sur grâce pour les actions extérieures, et néanmoins Il ne reconnaît rien de tout le bien qu'il fait, parce que, quand on se sert des Dons qu'on reçoit de Dieu pour en tirer sa propre gloire, on se couvre de plus en plus de ténèbres par sa vanité, en la Présence de la Lumière intérieure et véritable.

C'est pourquoi l'Écriture ajoute : *L'arrache-t-on du lieu qu'il occupe, ce lieu le renie : Je ne t'ai point connu !* L'hypocrite est arraché de sa place quand il est séparé des louanges et des applaudissements des hommes par la mort. Mais alors son Juge intérieur le désavoue, et déclare qu'Il ne le connaît point, parce que la Vérité condamne avec justice une vie feinte et dissimulée et témoigne qu'Elle ne peut accepter le bien qu'on a voulu faire avec une intention qui n'est pas assez pure et assez droite. C'est ce qui Lui fera dire au jour de son Jugement aux vierges folles : *En vérité, Je vous dis que Je ne vous connais point.* Parce que considérant en elles la corruption de leur cœur, le Seigneur réprovoie même l'incorruption de leur chair.

Mais plutôt à Dieu que la perte des hypocrites ne regardât qu'eux, et que leurs soins dépravés ne se portassent point avec ardeur à inspirer aux autres ce même esprit de duplicité, dont ils sont remplis. Car c'est le propre de chacun des hommes de souhaiter que tous les autres lui soient semblables, de désapprouver ce qui est différent de lui, et de vouloir que les autres suivent ce qu'il aime. C'est pourquoi la simplicité est une vertu que les hypocrites ont en horreur. Ils condamnent les esprits francs et ouverts, ils appellent la pureté et la sincérité du cœur une stupidité et une bêtise, ils s'efforcent de détourner du chemin de la simplicité tous ceux avec qui ils sont unis, et ils croient avoir instruit et guéri de la folie ceux en qui ils ont détruit toute la pureté et la simplicité d'esprit, qui est néanmoins comme le sanctuaire où réside la sagesse.

Comme donc l'hypocrite n'est pas seulement réprovoie de Dieu pour son iniquité particulière, mais encore pour la perte de ceux qu'il entraîne avec lui dans l'impiété, après que le souverain Juge a déclaré qu'Il ne le connaissait point, l'Écriture ajoute ici : *Telles sont les délices que ses voies lui procurent. Puis sur le même sol d'autres s'élèvent après lui.* Comme si elle disait plus clairement : Quand le Juge éternel viendra, Il ne le reconnaîtra en aucune sorte, mais Il le châtiara doublement, parce qu'il a eu d'autant plus de joie dans son péché qu'il y en a enveloppé plusieurs autres. Car il est bien juste que celui qui ne s'est pas contenté de pécher lui seul souffre aussi la peine qui est due aux péchés d'autrui dont il est la cause.

Après cela, que les fourbes et les dissimulés se réjouissent, et qu'ils se glorifient d'avoir attiré sur eux toute l'estime et l'approbation des hommes. Que l'on méprise la simplicité des justes, et que ceux qui savent user d'adresse et de duplicité la nomment une stupidité et une sottise. Mais ceux qui sont persuadés que le mépris qu'on fait des personnes simples et sincères passe bientôt le seront aussi que la gloire de ceux qui sont doubles et trompeurs passe encore beaucoup plus vite. C'est pourquoi il est dit ensuite :

## CHAPITRE XXXII

*Qu'un jour Dieu détruira toute la vaine gloire des méchants en les abîmant dans les enfers, et comblera les justes d'une joie infinie dans le ciel. Et que même dès cette vie, Il punit les uns en les privant de sa Grâce, et protège les autres en leur communiquant les Dons de son Esprit saint.*

*Non, Dieu ne rejette point l'homme simple, et Il ne tendra point la main aux méchants.* Quand le Seigneur viendra dans sa Rigueur pour juger le monde, Il tirera les simples du mépris où ils sont durant cette vie, en les glorifiant dans l'éternité, et Il détruira toute la gloire et tout le vain éclat dont brille maintenant la vie des méchants, en la réprovoie et la punissant du dernier supplice. Car les hypocrites sont ici appelés méchants, en ce qu'ils ne font pas le bien de bonne manière, et que c'est en vue des louanges humaines qu'ils pratiquent des actions qui paraissent justes. Or, quand nous tendons la main à quelqu'un, c'est pour l'élever d'un lieu bas à un lieu plus haut. Dieu donc ne tend point la main aux méchants, parce qu'Il laisse ceux qui recherchent la gloire terrestre dans leur état bas et abject, et que quelque bien qu'ils puissent faire, Il ne les élève point dans la joie céleste.

Ou bien l'on peut dire que les hypocrites sont appelés méchants parce qu'ils font ostentation d'une bonté feinte envers le prochain, et cachent soigneusement le venin et la malice de leurs fourberies. Car en tout ce qu'ils font ou qu'ils disent, ils feignent de la simplicité à l'extérieur, mais ils sont intérieurement remplis de duplicité et d'artifice. Ils font paraître au dehors de la pureté et de l'innocence, mais ce n'est qu'une apparence trompeuse, dont ils se servent pour voiler leur méchanceté.

Moïse parle contre les hypocrites quand il dit : *Tu ne porteras point un vêtement tissé de diverses espèces de fils, de laine et de lin réunis ensemble.* La laine marque la simplicité, et le lin la subtilité et la finesse. Or dans une étoffe qui est tissée de laine et de lin, on voit la laine au dehors et le lin y est caché. Celui-là donc porte un habit de laine et de lin qui, soit en parlant, soit en agissant, cache la subtilité de la malice au-dedans de lui et fait paraître au dehors la simplicité de l'innocence. Et en effet, comme la fourberie et la malice ne peuvent être reconnues lorsqu'elles se couvrent du masque de la sincérité, il est vrai de dire que c'est comme du lin fort fin qui est caché sous la grosseur de la laine.

Mais il est remarquable qu'après avoir marqué les supplices des réprovoies, l'Écriture fait voir la récompense des justes, lorsqu'elle ajoute : *Jusqu'à ce qu'Il ait mis le ris dans ta bouche, et sur tes lèvres des*

*chants d'allégresse.* Le ris sera dans la bouche des justes lorsque les pleurs de leur triste pèlerinage étant essuyés, leurs cœurs se trouveront remplis du bonheur de la joie qui est éternelle. La Vérité souveraine, parlant de ce ris et de cette joie à ses disciples dans son évangile, leur dit : *En vérité, en vérité, Je vous le dis, vous pleurez et vous vous lamenterez, et le monde se réjouira : vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie.* Et un peu après : *Je vous reverrai, et votre cœur se réjouira, et nul ne vous ravira votre joie.* Salomon parle aussi de ce ris de la sainte Église, lorsqu'il dit : *Elle rira au dernier jour.* Et ailleurs : *Celui qui craint Dieu se trouvera bien à la fin.*

Mais alors ce sera le cœur qui rira et non pas le corps. Car le corps ne rit maintenant que par la joie qu'il a de satisfaire ses plaisirs, alors qu'un jour le cœur rira par la joie solide, dont il sera possédé de se voir en assurance pour toute l'éternité. Lorsque les élus seront comblés du plaisir ineffable de contempler Dieu à découvert, leur cœur sera rempli d'une allégresse qui le fera comme rire, mais nous appelons chant d'allégresse la joie de notre cœur qui va jusqu'à tel excès que nulle parole ne peut l'expliquer, et pendant ce temps notre bouche fait entendre par ses chants et par ses cris ce qu'elle ne saurait exprimer par ses paroles.

Or, ce n'est pas sans raison que Dieu leur mettra le rire à la bouche, et les cris d'allégresse sur les lèvres, puisque quand l'âme des justes sera transportée de joie dans l'éternelle patrie, leur langue fera retentir sans cesse des chants d'allégresse. Et comme ce qu'ils contemplent est si incompréhensible et si excellent qu'ils ne peuvent jamais l'exprimer, ils poussent sans cesse des cris éclatants de jubilation et d'allégresse, parce qu'ils ne peuvent se lasser de renouveler sans cesse les louanges de ce qu'ils aiment.

Le terme de *jusqu'à ce que* ne signifie pas que Dieu ne relèvera point les méchants jusqu'à ce qu'il mette ses élus en possession de cette joie infinie, comme si après cela Il devait délivrer de toutes leurs peines ceux qu'Il a auparavant condamnés, lorsqu'Il les a abandonnés au péché, mais cela marque seulement qu'Il n'exécutera point cette rigueur avant le dernier jugement, et qu'en attendant les hommes demeureront dans le doute et l'incertitude de ce qui en arrivera. Car la rigueur de ce jugement fait assez voir que Dieu ne tendra point la main aux méchants après les témoignages d'allégresse de ses élus. D'où vient que David dit dans un psaume : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-Toi à ma Droite, jusqu'à ce que Je fasse de tes ennemis ton marchepied.* Ce qui ne signifie pas que le Seigneur ne doive plus s'asseoir à la Droite de Dieu après qu'Il aura surmonté ses ennemis, et les Lui aura soumis, mais bien qu'Il domine sur tous les hommes dans la béatitude éternelle, avant même qu'Il ait foulé aux pieds les cœurs qui lui seront rebelles, étant indubitable qu'après l'assujettissement de ses ennemis, Il régnera encore sur eux durant toute l'éternité. L'évangile se sert encore de cette même expression, lorsqu'elle dit en parlant du chaste époux de Marie : *Il ne l'avait point connue jusqu'à ce qu'elle eût enfanté son Fils premier-né.* Car ce n'est pas à dire qu'il l'ait connue après son enfantement divin, mais seulement qu'il ne l'a jamais connue, pas même avant qu'il eût su qu'elle était Mère de son Dieu. Car comme il n'y avait nul sujet de douter qu'il ne l'avait pas connue depuis qu'il avait appris que le mystère de notre rédemption commençait de s'opérer dans ses entrailles, il était seulement nécessaire que l'évangile rendît témoignage d'un temps pour lequel l'ignorance de Joseph pouvait donner quelque possibilité de douter.

Il est donc dit ici : *Non, Dieu ne rejette point l'homme simple, et Il ne tendra point la main aux méchants, jusqu'à ce qu'Il ait mis le ris dans ta bouche, et sur tes lèvres des chants d'allégresse.* Comme s'il disait clairement : Dieu n'abandonne pas même les justes avant le jour de son Jugement, et Il n'oublie pas avant ce temps-là de châtier les méchants en les privant de sa Grâce. Car il n'y a nul doute, et qu'Il ne punisse d'un tourment éternel les réprouvés, et qu'Il ne fasse régner pour toujours ses élus, après qu'Il aura paru pour juger le monde.

### CHAPITRE XXXIII

*Quelle sera la confusion des réprouvés après cette vie, en voyant la vanité de leurs soins et de leurs travaux, tandis que les justes, qui auront méprisé les joies de la terre, jouiront alors de celles du ciel.*

*Tes ennemis seront couverts de confusion.* Les ennemis des justes seront couverts de confusion au dernier jour, parce que, quand ils verront tous les maux qu'ils ont jamais faits se présenter tout à la fois devant les yeux de leur âme, ils seront accablés de toutes parts du poids de leur iniquité. Et c'est avec grande justice que ceux qui se sont abandonnés ici au crime comme des gens privés de tout usage de leur raison souffrent alors pour leur châtiment la cruelle ressouvenance de tous leurs désordres passés. C'est alors qu'ils verront clairement avec quel soin ils devaient fuir ce qu'ils ont aimé. C'est alors qu'ils reconnaîtront combien funeste leur était le péché dans lequel ils mettaient leur plus grande joie. C'est alors que l'iniquité couvrira l'âme de nuages épais et que la conscience se percera elle-même des pointes de son souvenir. Qui peut donc se représenter assez fortement combien grande sera la confusion des réprouvés, soit au dehors quand le Juge éternel Se fera voir à eux dans tout

l'éclat de sa Majesté et de sa Rigueur, soit au dedans quand l'image de tous leurs péchés contribuera à la terreur et à la punition de leur âme ?

Et comme ils tomberont dans ce malheur parce qu'ils n'ont aimé durant leur vie que des biens passagers et périssables, l'Écriture ajoute ensuite : *Et la tente des méchants disparaîtra*. On dresse une tente pour se mettre à l'abri du chaud et du froid. Ainsi le nom de *tente* ne montre ici autre chose que l'édifice de la félicité terrestre, dans lequel les réprouvés, pour se défendre des nécessités de cette vie, qui en sont comme les pluies et les chaleurs, font entrer un amas de choses périssables, et prêtes à accabler. Car ils ambitionnent tous les jours de nouveaux honneurs, pour fuir le mépris et l'abjection. Ils amassent avec abondance les biens de la terre, de crainte d'être saisis du froid de la pauvreté. Ils négligent le soin de ce qui doit leur arriver après cette vie, et ne pensent qu'à faire en sorte que rien ne leur manque dans la vie présente. Ils s'appliquent à répandre leur gloire et leur réputation en tous lieux, de crainte de demeurer cachés dans l'obscurité. Et quand toutes choses leur succèdent selon leurs désirs, ils s'estiment heureux et comme à l'abri de tous les maux.

Ils ont donc dressé une tente là où ils ont bâti une demeure pour leur âme. Ils supportent avec impatience les infortunes, ils se réjouissent avec dissolution dans le bonheur, ils ne pensent qu'au présent, et ne sont touchés d'aucun sentiment d'affection au souvenir de la céleste patrie. Ils mettent leur joie dans l'abondance des biens qu'ils désirent, et ils ensevelissent, pour ainsi dire, leur âme qui est comme morte, au même lieu où leur chair établit toute sa satisfaction et tout son repos. Après avoir été comme percés des traits des soins qu'ils ont pour le monde, ils portent continuellement dans leurs pensées le pesant fardeau de ces choses temporelles, dont ils ont fait un funeste amas par l'activité de leurs recherches.

Les justes, au contraire, ne reçoivent point comme de grands biens ceux qui s'offrent maintenant à eux, et ils n'appréhendent point comme de grands maux ceux qu'on peut leur faire, mais en usant modérément des biens présents, ils craignent sans cesse les maux à venir, et en gémissant sous l'accablement des maux présents, ils se consolent par la pensée amoureuse des biens futurs. Ainsi, ils ne prennent les soulagements temporels que comme un voyageur use d'un lit dans une hôtellerie où il s'arrête seulement pour quelques heures, tout en étant dans l'impatience d'en sortir. Son corps s'y repose, mais son esprit en est à l'extérieur, et il aspire toujours au lieu où il veut aller.

Quelquefois même les justes souhaitent l'adversité, et appréhendent la prospérité du monde, de crainte que les plaisirs qu'ils trouvent sur leur chemin ne ralentissent leur course vers la céleste patrie, et qu'arrêtant leurs cœurs sur le chemin de leur pèlerinage, ils n'arrivent un jour à la vue de la céleste patrie, sans aucune récompense. Leur joie est de se voir dans le mépris, et leur douleur de ne pas ressentir les afflictions et les nécessités de cette vie. Et ainsi, n'ayant aucun soin de se garantir des maux présents, il est vrai de dire qu'ils ne veulent point se dresser de tente pour se mettre à l'abri des pluies ni de la grande chaleur. C'est pour cela que saint Pierre est justement repris dans l'évangile, en ce qu'avant d'avoir acquis la perfection intérieure et après avoir été éclairé par les lumières de la vérité, il voulait se faire un tabernacle et une demeure sur la terre.

Les justes donc ne pensent point se bâtir des demeures et des maisons en un lieu où ils reconnaissent qu'ils ne sont que comme hôtes et voyageurs. Et parce qu'ils souhaitent être heureux un jour dans leur pays, ils ne veulent point rechercher leur félicité dans un lieu d'exil et de passage. Mais les impies, au contraire, creusent les fondements de leurs pensées dans la terre d'autant plus avant qu'ils se voient plus éloignés de l'héritage de la céleste patrie. C'est pour cette raison qu'Énoch naquit le septième dans la race des élus, et que Caïn appela son fils aîné Énoch, et donna ce même nom à la ville qu'il bâtit. Car Énoch signifie *dédicace*, et les impies consacrent la première chose qui leur vient, parce qu'ils attachent leur cœur à cette vie qui leur est présente, et que, ne pensant qu'à y réussir selon leurs désirs, ils ne se soucient nullement d'être exclus de la vie qui est à venir. Mais Énoch naît le septième pour faire voir que la vraie fête et la dédicace des saints sont réservées pour la fin de la vie présente.

C'est encore pour cette même raison que saint Paul remarque qu'Abraham n'habitait que dans des cabanes. *Car il attendait la cité qui a de solides fondements, celle dont Dieu est l'architecte et le constructeur*. C'est pour cela que Jacob marchait avec tant d'humilité à la suite de ses troupeaux, et qu'Ésaü venait au-devant de lui avec la pompe et le bruit d'une grande multitude de serviteurs qui l'accompagnaient. Car les élus ne sont point ici dans l'élévation et la vanité, et il n'y a que les réprouvés qui se réjouissent dans le faste et l'ostentation des avantages temporels.

C'est pourquoi Dieu dit autrefois à Israël : *Si vous en choisissez un parmi le peuple de la terre, pour le faire votre prince, il n'aura point ce grand appareil de chevaux et de cavaliers*. Cependant le premier roi que choisit ce peuple ne fut pas plus tôt arrivé à ce comble de puissance qu'il choisit trois mille chevaux et qu'il fit paraître incontinent sa vanité dans l'éclat des pompes et des grandeurs de la majesté royale, ne pouvant se tenir au dehors dans une juste modération, parce qu'il était intérieurement enflé d'une secrète présomption, qui lui élevait le cœur au-dessus des autres.

Ce riche, dont il est parlé dans l'évangile, s'était aussi établi une demeure fixe sur la terre, lorsqu'il disait : *Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années; repose-toi, mange, bois, et réjouis-toi.* (Lc 12,19) Mais comme cette tente et cette habitation n'étaient pas fondées sur la vérité, il lui fut dit à l'heure même : *Insensé ! cette nuit même ton âme te sera redemandée; et ce que tu as préparé, pour qui cela sera-t-il ?* Il est donc vrai de dire que la tente des impies ne subsistera point, puisque les amateurs de cette vie en sont enlevés tout d'un coup, pour être précipités dans les peines éternelles, pendant qu'ils sont le plus occupés à s'établir dans la jouissance des biens présents.